AccueilRevenir à l'accueilCollectionBarbier de Séville (Le)ItemBarbier de Séville, ou la Précaution inutile (Le), comédie en quatre actes, par M. de Beaumarchais, représentée sur le théâtre de la Comédie Française le 23 février 1775 (avec une Lettre modérée sur la chute et la critique du Barbier de Séville)

Barbier de Séville, ou la Précaution inutile (Le), comédie en quatre actes, par M. de Beaumarchais, représentée sur le théâtre de la Comédie Française le 23 février 1775 (avec une Lettre modérée sur la chute et la critique du Barbier de Séville)

Auteur : Beaumarchais, Pierre-Augustin Caron de (1732-1799)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

104 Fichier(s)

Les mots clés

Comédie en 4 actes

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-1701 Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France Identifiant Ark sur l'auteurhttp://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb118908133

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie) Eléments codicologiques In-8°, 20 et 82 p. Date1782 (date de l'édition) LangueFrançais Lieu de rédactionParis, Ruault

Relations entre les documents

Collection Barbier de Séville (Le)

Barbier de Séville, ou La précaution inutile (Le), comédie en quatre actes [] a pour édition approuvée cet ouvrage

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Édition numérique du document

Mentions légalesFiche: Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR) Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle) Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisa (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Beaumarchais, Pierre-Augustin Caron de (1732-1799), Barbier de Séville, ou la Précaution inutile (Le)comédie en quatre actes, par M. de Beaumarchais, représentée sur le théâtre de la Comédie Française le 23 février 1775 (avec une Lettre modérée sur la chute et la critique du Barbier de Séville), 1782 (date de l'édition)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 26/11/2025 sur la plate-forme EMAN : https://eman-archives.org/Ecume/items/show/138

Notice créée le 05/05/2020 Dernière modification le 23/05/2023

LE BARBIER DE SÉVILLE,

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE;

COMÉDIE EN QUATRE ACTES;

Par M. DE BEAUMARCHAIS;

Représentée & tombée sur le Théâtre de la Comédie Françoise aux Tuileries, le 23 de Février 1775.

> . Et j'étois Père, & je ne pus mourir! (Zaire, Ade II.)



Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpei

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Permission.

1th 1701

1183

2.0



LETTRE MODÉRÉE

Sur la Chûte & la Critique du BARBIER DE SÉVILLE!

L'AUTEUR, vêtu modestement & courbé, présentant sa Pièce au Lecteur.

Monsieur,

Ai l'honneur de vous offrir un nouvel Opuscule de ma façon. Je souhaire vous rencontrer dans un de ces momens heureux, où dégagé de soins, content de votre santé, de vos affaires, de votre Maitresse, de votre diner, de votre estomac, vous puissez vous plaire un moment à la lecture de mon Barbier de Séville; car il faut tout cela pour être homme amusable & Lecteur indulgent.

Mais fi quelqu'accident a dérangé votre fanté, fi votre état est compromis, fi votre Belle a forfait à ses serment, fi votre diner sur mauvais ou votre digestion laborieuse; ah ! laissez mon Barbier; ce n'est pas la l'instant : examinez l'état de vos dépenses, étudiez le Fastum de votre Adversaire, reliser ce traitre billet surpris à Rose, ou parcourés les chess-d'œuvres de Tisset sur la tempérance, & faites des réslexions politiques, économiques, diétrésiques, philosophiques ou morales.

Ou fi votre état est tel qu'il vous faille absolument l'oublier, enfoncez-vous dans une bergère, ouvrez le Journal établi dans Bouillon avec Encyclopédie, Approbation & Privilège, & dormez vite une beure ou deux.

A ij

Quel charme suroit une production légère au milieu des plus noires vapeurs? Et que vous importe en effet fi Figaro le Burbier s'est bien moqué de Bartholo le Médecin, en aidant un Rival le lui fousser sa Maitresse? On rit peu de la gaieté d'autrui, quand on a de l'humeur pour son propre compte.

Que vous fait encore fi ce Barbier Espagnol, en arrivant dans Paris, essuya quelques traverses, & si la prohibition de ses exercices a donné trop d'importance aux réverses de mon bonnet? On ne s'intéresse guère aux affaires des autres, que lorsqu'on est sens inquiécude sur les sennes.

Mais enfin , tout va-t-il bien pour vous? Ayez-vous a fouhait double effomac , bon Cuifinier , Maitrelle honnête & repos imperturbable? Ah! parlons , parlons : Donnez audience à mon Barbier.

Je fens trop, Monfieur, que ce n'est plus le cemps, où, tenant mon Manuscrit en réserve, & semblable à la Coquette qui resuse souvent ce qu'elle brûle toujo sa d'accorder, j'en saisois quelqu'avare lesture à des Gens présérés, qui croyoient devoir payer ma complaisance par un éloge pompeux de mon Ouvrage.

O jour heureux! Le lieu, le temps, l'auditoire à ma dévotion, & la magie d'une lecture adroite affurant mon fuccès, je gliffois fur le morceau foible en appriyant les bons endroits; puis recueillant les fuffrages du coin de l'œil, avec une orgueilleufe modeftie, je jouiffois d'un triomphe d'autant plus doux, que le jeu d'un fripon d'Auteur ne m'en déroboit pas les trois quarts pour fon compte.

Que refle-s-il, hélas ! de toute cette gibecière ! A l'inflant qu'il faudroit des miracles pour vous subjuguer ; quand la verge de Moife y suffiroit à peine, je n'ai plus même la ressource du bâton de Jacob ; plus d'escamorage, de tricherie, de coquetterie, d'inslexions de voux, d'illusion théâtrale, rien. C'est ma vertu toute nue que vous allez juger.

Ne trouvez donc pas étrange, Monfieur, fi, mesurant mon flyle à ma fituation, je ne fais pas comme ces Ecrivains qui se donnent le ton de vous appeller négligemment, Ledeur, ami Ledeur, cher Ledeur, bénin ou bénoist Ledeur, ou de tellé autre dénomination cavalière, je dirois même indécente, parlaquelle ces imprudens essaient de se mettre au pair avec leur Juge, & qui ne fait bien souvent que leur en artiter l'animadversion. J'ai toujours vu que les airs ne sédui-soient personne, & que le ton modeste d'un Auteur pouvoit seul inspirer un peu d'indulgence à son ser Ledeur.

Eh l quel Ecrivain en eur jamais plus besoin que moi ! Je voudrois le cacher en vain : j'eus la soiblelle autresois , Monsieur , de vous présenter en différèns temps , deux trisses Drames ; productions monstrueuses , comme on fait ! cat entre la Tragédie & la Comédie , on n'ignore plus qu'il n'existe rien ; c'est un point décidé , le Mattre l'a dit , l'Ecole en retentit , & pour moi j'en suit tellement convaincur , que , si je voulois mettre aujourd'hui au Théatre une mère éplorée , une épouse trahie , une sœur éperdue , un fils désbérité , pour

les présenter décemment au public, je commencerois par leur supposer un beau Royaume où ils auroient regné de leur mieux, vers l'un des Archipels, ou dans tel autre coin du monde : Certain après cela que) invraisemblance du Roman, l'énormité des faits, l'ensture des caractères, le gigantesque des téées, & la boussiliure du langage, loin de m'être imputés à reproche, assureroient encore mon succès.

ŧ

Préfenter des hommes d'une condition moyenne, accablés & dans le malheur! Fi donc! On ne dois jamais les montrer que bafoués. Les Gitoyens ridicules & les Rois malheureux, voilà tout le Théatre existant & possible; & je me le tiens pour dit; c'est fait : je ne reux plus me quereiler avec personne.

J'ai donc eu la foiblesse autrefois, Monsieur, de faire des Drames qui n'écoient pas du bon genre, & je m'en repens beaucoup.

Presse depuis par les événemens , j'ai hasardé de malheureux Mémoires , que mes ennemis n'ont pas trouvés du bon flyte ; & j'en ai le remords cruel.

Aujourd'hui je fais glisser sous von yeux une Comédie fort gaie, que certains Maîtres de goût n'estiment pas du bon ton; & je ne m'en console point.

Peut-être un jour oferai-je affilger votre oreille d'un Opéra, dont les jeunes gens d'autrefois diront que la Musique n'est pas du bon François; & j'en suis tout honteux d'avance.

Ainfi de fautes en pardons, & d'erreurs en excufes, je pafferai ma vie à mériter votre indulgence, par la bonne foi naïve avec laquelle je reconnoîtrois les unes en vous préfentant les autres.

Quant au Barbier de Séville, ce n'est pas pour corrompre votre jugement que je prends ici le ton respectueux; mais on m'a forr assuré que, lorsqu'un Aureur étoit sorti, quoiqu'échiné, vainqueur au Théâtre, il ne lui manquoir plus que d'être agréé par vous, Monsieur, & lacéré dans quelques Journaux, pour avoir obtenu tous les lauriers littéraires. Ma gloire est donc certaine, si vous daignex m'accorder le laurier de vorre agrément; persuadé que plusieurs de Messeurs les Journalistes pe me resustremps celui de leur dénigrement,

Déjà l'un d'eux érabli dans Bouillon avec Approbation & Privilège, m'a fait l'honneur encyclopédique d'affurer à ses Abonnés que ma Pièce étoit sans plan, sans unité, sans caraftères, vuide d'intrigue & dénuée de comique.

Un autre, plus naif encore, à la vérité fans Approbation, fans Privilège, & même fans Encyclopédie, après un candide exposé de mon Drame, ajoute au laurier de sa critique, cet éloge flatteur de ma personne. « La réputation du fieur de Reaumarchais est bien combée; » & les honnétes gens sont ensin convaincus que lorsqu'on lui aura

arraché les plumes du paon , il ne lui reftera plus qu'un vilain cor-

» beau noir, avec fon effronterie & fa voracité ».

A 11

(6)

Puisqu'en esset j'ai en l'effronterie de faire la Comédie du Barbier de Séville; pour remplir l'horoscope entier, je pousserai la voracité jusqu'à vous prier humblement, Monsieur, de me juger vous-même, & sans égard aux Critiques patiés, présens & futurs; car vous favez que, par état, les Gens de Feuilles sont souvent ennemis des Gens de Lettres; j'aurai même la voracité de vous prévenir qu'étant sais de mon affaire, il faut que vous soyex mon Juge absolument, soit que vous le vouliez ou non; car vous êtes mon Lesteur.

Et vous fentez bien, Monfieur, que fi, pour éviter ce tracas, ou me prouver que je raifonne mal, vous refusiez conflamment de me lire, vous feriez vous-même une pérition de principes au dessous de vos lumières; n'étaht pas mon Lesieur, vous ne feriez pas celui à qui s'adresse ma requête.

Que 6, par dépit de la dépendance où je parois vous mettre, vous vous avifiez de jetter le livre en cet inftant de votre lecture; c'eft, Monfieur, comme 6, au milieu de tout autre jugement, vous ériez enlevé du Tribunal par la mort ou tel accident qui vous rayat du nombre des Magistrats. Vous ne pouvez éviter de me juger qu'en devenant nul, négatif, ancanti; qu'en cessant d'exister en qualité de mon Lecteur.

En l quel tort vous fais-je en vous élevant au-deffus de moi? Après le bonheur de commander aux hommes, le plus grand honneur, Monfieur, n'est-il das de les juger?

Voils donc qui est arrangé. Je ne reconnois plus d'autre Juge que vous; sans excepter Mellieurs les Spechageurs qui, ne juge on qu'en premier ressort, voient souvent leur sentence infirmée à votre Tribunal.

L'affaire avoit d'abord été plaidée devant eux au Théatre, &t ces Metheurs ayant beaucoup ri, j'ai pu penfer que j'avois gagné ma Caufe à l'Audience. Point du tout; le Journalifte, établi dans Bouillon, prétend que c'est de moi qu'on a ri. Mais ce n'est là, Monfieur, comme on dit en style de Palais, qu'une mauvaise chicane de Procureur : mon but ayant été d'amuser les Spe Rateurs, qu'ils aient ri de ma Pièce où de moi; s'ils ont ri de bon cœur, le but est également rempli : ce que j'appelle avoir gagné ma Cause à l'Audience.

Le même Journalisse assure encore, ou du moins laisse entendre, que j'al voulu gagner quelques-uns de ces Messieurs, en leur faisant des lestures particulières, en acherant d'avance leur suffrage par cette prédilestion. Mais ce n'est encore la Monsieur, qu'une difficulté de Publiciste Allemand. Il est manifelte que mon intention n'a jamais été que de les instruire : c'étoit des espèces de consultations que je faisois sur le sonds de l'assaire. Que si les Consultans, après avoir donné leur avis, se sont mêlés parmi les Juges; vous voyez bien, Monsieur, que je n'y pouvois rien de ma part, & que c'étoit à eux de se récuser par délicatesse, s'ils se sentoient de la partialité pour mon Barbier Andalque.

(7)

Eh! plus au ciel qu'ils en cullent un peu confervé pour ce jeune Etranger! nous aurions eu moins de peine à foutenir notre malheur éphémère ; tels font les hommes : avec-vous du fuccès, ils vous accueillent, vous portent, vous carreffent, ils s'honorent de vous; mais gardez de broncher : au moindre échec, à mes amis! fouvenezvous qu'il n'est plus d'amis.

Et c'est précisement ce qui nous arriva le lendemain de la plus trisse soirée. Vous sussez vu les soibles amis du Barbier se disperser, se cacher le visage ou s'ensuir; les semmes, toujours si braves quand elles protègent, ensoncées dans les coqueluchons jusqu'aux panaches & baissant des yeux confus; les hommes courant se visiter, se faire amende honorable du bien qu'ils avoient dit de ma Pièce, & zejettant sur ma maudite saçon de lire les choses, tout le saux plaise qu'ils y avoient goûté. C'étoit une désertion totale, une vraie désolation.

Les uns lorgnoient à gauche, en me sentant passer à droite, & ne faisoient plus semblant de me voir. Als Dieux I d'autres plus courageux, mais s'assurant bien si personne ne les regardoit, m'activoient dans un coin pour me dire : Eh! comment avez vous produit en nous cette illusion : car il faut en convenir, mon ami, votre Pièce est la plus grande platitude du monde.

— Hélas, Messeurs! j'ai lu ma platitude, en vérité, tout platement comme je l'avois faite; mais au nom de la bonté que vous avez de me parler encore après ma chûte, & pour l'honneur de votre second jugement, ne souffrez pas qu'on redonne la Pièce au Théstre; si, par malheur, on venoir à la jouer comme je l'ai lu, on vous feroir peut-être une nouvelle tromperie, & vous vous en prendriez à moi de ne plus savoir quel jour vous eures raison ou tort; ce qu'a Dieu ne plaise!

On ne m'en crut point; on laissa rejouer la Pièce, & pour le coup je sus Prophète en mon pays. Ce pauvre Figuro, sessi par la cabale en fanx-bourdon & presque enterré le Vendredi, ne sit point comme Candide, il prit courage; & mon Héros se releva le Dimanche avec une vigueur que l'austérité d'un carême entier, & la fatigue de dixsept séances publiques n'ont pas encore altérée. Mais qui fait combien cela durera? Je ne voudrois pas jurer qu'il en sût seulement question dans einq ou six siècles, cant notre Nation est inconstante & légère.

Les Ouvrages de Théâtre, Monfieur, font comme les enfans des hommes. Conçus avec volupté, menés à terme avec fatigue, enfantée avec douleur, & vivant rarement affez pour payer les parens de leurs foins, ils coûtent plus de chagrins qu'ils ne donnent de plaifirs. Suivez-les dans leur carrière; à peine ils voient le jour que, fous prétexte d'enflure, on leur applique les Cenfeurs; plufieurs en font reftés en chartre. Au lieu de jouer doucement avec eux, le cruel Parterre les rudoie & les fait tomber. Souvent en les berçant, le Comédien les eftropie. Les perdez-vous un inffant de vue, on les retrouve, hélas, trainant par-tout, mais dépenaillés, défigurés, songés d'Extraits & couverts de Critiques. Echappés à tant de maux, s'ils bril-

lent un moment dans le monde, le plus grand de rous les atteint; le mortel oubli les tue ; ils meurent, & replongés au néant, les voils perdus à jamais dans l'immensité des Livres.

Je demandois à quelqu'un pourquoi ces combats, cette guerre animée entre le Parterre & l'Aureur, à la première repréfentation des Ouvrages, même de ceux qui devoient plaire un autre jour. Ignorezvous, me die il, que Sophoele & le vieux Denis font morts de joie d'avoir remporté le prix des Vers au Thélare ! Nous aimons trop nos Auteurs pour fouffrir qu'un excès de joie nous prive d'eux, en les étouffant : aufii, pour les conferver, avons-nous grand foin que leur triomphe ne foie jamais fi pur, qu'ils puissent en expirer de plaisir.

Quoi qu'il en foir des motifs de cette rigueur, l'enfant de mes loifirs, ce jeune, cet innocent Barbier tant dédaigné le premier jour, loin d'abufer le furlendemain de fon triomphe, ou de montrer de l'humeur a fes Critiques, ne s'en est que plus empressé de les défarmer par l'enjouement de fon caractère.

Exemple rare & frappant, Monfieur I dans un fiècle d'Ergotifme où l'on calcule tout jusqu'au rire, où la plus légère diverfiré d'opipions fait germer des haines éternelles; où tous les jeux tournent en guerre; où l'injure qui repousse l'injure, est à son tour payée par l'injure, jusqu'à ce qu'une autre esfaçant cette dernière, en enfante une nouvelle, auteur de plusieurs autres, & propage ainsi l'aigreur à l'insini, depuis le rire jusqu'à la fatiété, jusqu'au dégoût, à l'indignation même du Lecteur le plus caussique.

Quant à mol. Monfieur, s'il est vrai, comme on l'a dit, que tous les hommes soient frères; & c'est une belle idée; je voudrois qu'on pût engager nos frères les Gens de Lettres à laisses, en discutant, le ton rogue & tranchant à nos frères les Libellistes qui s'en acquittent sien l'ainsi que les injures à nos frères les Plaideurs... qui ne s'en acquittent pas mal non plus l'Je voudrois sur tout qu'on pût engager nos frères les Journalistes à renoncer à ce ton pédagogue & magistral avec lequel ils gourmandent les sils d'Apollon; & font rire la sottife aux dépens de l'esprit.

Ouvrez un Journal; ne semble-t-il pas voir un dur Répétiteur, la férule ou la verge levée sur des Ecoliers négligens, les traiter en esclaves au plus léger défaut dans le devoir 7 hh! mes Frères! il s'agic bien de devoir ici! La Littérature en est le délassement & la douce sécréation.

A mon égard au moins, n'espérez pas asservir dans ses jeux, mon esprir à la règle : il est incorrigible; & la classe du devoir une sois fermée, il devient si léger & badin que je ne puis que jouer avec lui. Comme un liège emplumé qui bondit sur la raquette, il s'élève, il retombe, il égaie mes yeux, repart en l'air, y fait la roue, & revient encore. Si quelque Joueur adroit veut entrer en parrie & balloter à nous deux le léger volant de mes pensées; de tout mon cœur : s'il riposte avec grace & légéreté, le jeu m'amuse, & la partie s'engage. Alors on pourroit voir les coups portés, parés, reçus, rendus,

(0)

accélérés, prellés, relevés même avec une prestelle, une agiliré, propre à réjouir autant les Spestateurs qu'elle animeroit les Acteurs.

Tel su moins, Monfieur, devroit être la critique; & c'est ainsi que j'ai toujours conçu la dispute entre les Gens polis qui éultivent les Lettres.

Voyons, je vous prie, fi le Journaliste de Bouillon a confervé dans fa Critique ce caraftère aimable & fur tout de candeur pour lequel on vient de faire des vœux.

La Pièce est une farce , dit-il.

5

Passons sur les qualités. Le méchant nom qu'un Cuisinier étranger donne aux ragoûts françois ne change rien à leur saveur. C'est en passant par ses mains qu'ils se dénaturent. Analysons la Farce de Bouillon.

La Pièce , a-t-il dit , n'a pas de plan.

Est-ce parce qu'il est trop simple qu'il échappe à la sagacité de ce Critique adolescent.

Un Vicillard amoureux prétend épouser demain sa Pupille, un jeune Amant plus adroit le prévient; & ce jour même, en fait sa femme à la barbe & dans la maison du Tuteur. Voilà le fond, dont on ent pu faire, avec un égal fuccès, une Tragédie, une Comédie, un Drame, un Opéra, & catera. L'Avare de Molicre est-il autre chose t le Grand Mithridate est-il autre chose t Le geore d'une Pièce, comme celui de toure autre action, dépend moins du fond des choses que des caractères qui les mottent en œuvre.

Quant à moi, ne voulant faire fur ce plan, qu'une Pièce amusante & fans faiigue, une espèce d'Imbroille, il m'a suffi que le Machinisse, au lieu d'être un noir scélérat, sût un drôle de garçon, un homme insouciant, qui rit également du succès & de la chûte de ses entreprises, pour que l'Ouvrage, loin de tourner en Drame sérieux, devint une Comédie fort gaie: & de cela seul que le Tuteur est un peu moins sôt que tous ceux qu'on trempe au Théâtre, il est résulté beaucoup de mouvemens dans la Pièce, & sur-tour la nécessité d'y donner plus de ressort aux intrigans.

Au lieu de refter dans ma fimplicité comique, fi j'avois voulu compliquer, étendre & tourmenter mon plan à la manière tragique ou dramique; imagine-t-on que j'aurois manqué de moyens dans une aventure dont je n'ai mis en Scènes que la partie la moins merveilleufe t

En effet, personne sujourd'hui n'ignore qu'à l'époque historique où la Pièce sinit gaiement dans mes mains, la querelle commença sérieusement à s'échausser, comme qui diroit derrière la toile, entre le Dosteur & Figaro, sit tomber en se débattant le réseile ou silet qui coëssoit le Bathier, & l'on vit, non sanssupprise, une sorme de spaule imprimée à chaud sur la tête rasée, Suivez-moi, Monsieur, je vous prie.

(ro)

A cer aspect, moulu de coups qu'il est, le Medecin s'écrie avec transport : Mon fils! à Ciel! mon fils! mon cher fils!... Mais avant que Rigaro l'entende, il a redoublé de horions sur son cher pèrc. En effet, ce l'étoit.

Ce Figaro qui, pour toute famille, avoit jadis connu fa mère, est fils naturel de Bartholo. Le Médecin, dans sa jeunesse, eut cet enfant d'une personne en condition; que les suites de son imprudence firent passer du service au plus affreux abandon.

Mais avant de le quirter, le défolé Bartholo, Frater alors, a fait rougir fa spaule, il en a timbré son fils à l'occiput, pour le reconnoître un jour, si jamais le fort les rassemble. La mère & l'enfant avoient passe six années dans une honorable mendicité; lorsqu'un ches de Bohémiens descendu de Luc Gauric, traversant l'Andalousie avec sa Troupe, et consulté par la mère sur le destin de son fils, déroba l'enfant furrivement, et laissa par écrit cet horoscope à sa place.

Après avoir verse le sang dont il est né, Ton Fils assommers son Père infortuné : Pois tournant sur lui-même & le ser & le erime, Il se frappe, & devient heureux & légitime.

En changeaut d'état, sans le savoir, l'infortuné jeune homme a changé de nom sans le vauloir; il s'est élevé sous celui de Figaro : il a vécu. Sa mère & cette Marceline, devenue vieille & Gouvernante chez le Docteur, que l'affreux hotoscope de son sils a consolé de sa pette. Mais aujourd'hui tout s'accomplit.

En faignant Marceline au pied , comme on le voit dans ma Pièce , ou plutôt comme on ne l'y voit pas , Figaro remplit le premier Vers.

Après avoir versé le sang dont il est né,

Quand il étrille innocemment le Docteur, après la toile tombée ;

Ton fils affonmera fon père infortuné :

A l'inftant la plus touchante reconnoillance a lieu entre le Médecin, la vicilie & Figaro : e'est vous ! c'est tui ! c'est toi ! c'est moi ! Quel coup de Théatre ! Mais le fils au déscipoir de son innocente vivacité, fond en larmes & se donne un coup de rasoir, selon le sens du troibème yers.

> Puis roumant fur lui-même & le fer & le crime, Il fe frappe, &

Quel rableau! En n'expliquant point fi; du rafoir, il se coupe la gorge ou seulement le poil du visage, on voit que j'avois le choix de finir ma Pièce au plus grand pathérique. Enfin le Docteur épouse la Vieille; & Figaro, suivant la dernière leçon....

(II) Devient heureux & légitime.

Quel dénouement! il ne m'en eur coûté qu'un fixième Ade. Eh, quel fixième Ade! Jamais Tragédie au Théatre François.... Il fuffit. Reprenons ma Pièce en l'état où elle a été jonée & critiquée. Lorfqu'on me reproche avec aigreur ce que j'ai fait; ce n'est pas l'inftant de louer ce que j'aurois pu faire.

La Pièce eff invraisemblable dans la conduite , a dit encore le Journalisse établi dans Bouillon avec Approbation & Privilège.

- Invraifemblable ! examinons cela par plaifir.

Son Excellence M. le Comte Almaviva, dont j'ai, depuis longtemps, l'honneur d'être ami particulier, est un jeune Seigneur, ou, pour mieux dire, étoir, car l'age & les grands emplois en ont fait depuis un honme fort grave, ainsi que je le suis devenu moi-même. Son Excellence étoit donc un jeune Seigneur Espagnol, vif, ardent, comme tous les Amans de sa Nation que l'on croit froide & qui n'est que paresseuse.

Il s'étoit mis secrètement à la poursuite d'une belle Personne qu'il avoit entrevue à Madrid, & que son Tuteur a bicotôt ramenée au lieu de sa maissance. Un matin qu'il se promenoit sous ses senètres à Séville, où depuis huitjours il cherchoit à s'en faire remarquer, le hasard conduist au même endroit Figarole Barbier. — Ah! le hasard, dira mon Critique: & si le hasard n'est pas conduit ce jour-là le Barbier dans cet endroit; que devenoit la Pièce! — Elle est commencé, mon Frère, à quelqu'autre époque. — Impossible; puisque le Tuteur, selon vous-même, épousoit le lendemain. — Alors il n'y autoit pas eu de Pièce, ou, s'il y en avoit eu, mon Frère, elle auroit été différente. Une chose est-elle invraisemblable, parce qu'elle étoit possible autrement?

Réellement vous avez un peu d'humeur. Quand le Cardinal de Retz nous dit froidement : Un jour j'avois besoin d'un homme; à la vérité je ne voulois qu'un fantôme ; j'aurois desiré qu'il sût petit-fils d'Henri le Grand; qu'il eût de longs cheveux blonds ; qu'il sût beau, bien fait, bien séditieux; qu'il sût le langage & l'amour des Halles; & voilà que le hasard me fait rencontrer à Paris M. de Beausur, échappé de la prison du Roi; c'étoit justement l'homme qu'il me falloit. Va-c-on dire au Coadjuteur : Ah! le hasatd; mais si vous n'eussiez pas rencontré M. de Beausort! mais ceci, mais cela ?

Le hafard donc, conduifir en ce même endroit, Figaro le Barbier, beau difeur, mauvais Poère, hardi Muficien, grand fringueneur de guitare, & jadis Valet-de-Chambre du Comte; établi dans Séville, y faifant avec fuccès des barbes, des Romances & des mariages, y maniant également le fer du Phlébotôme, & le pifion du Pharmacien; la rerreur des maris, la coqueluche des fémmes, & justement l'homme qu'il nous falloit. Et comme en toute recherche, ce qu'on nomme

(I2)

passion n'est autre chose qu'un desir irrité par la contradiction; le jeune Amant qui n'est peut-être eu qu'un gost de fantaisse pour cette beauté, s'il l'est rencontrée dans le monde, en devient amoureur, parce qu'elle est enfermée, au point de faire l'impossible pour l'épouser.

Mais vous donner ici l'extraitentier de la Pièce, Monfieur, feroit donner de la fagacité, de l'adresse avec laquelle vous faisirez le dessein de l'Auteur, & suivrez le fil de l'intrigue, en la lisaur. Moins prévenu que le Journal de Bou'llon, qui se trompe avec Approbation & Privilège, sur toute la conduite de cette Pièce, vous y verrez que tous les soins de l'Amant ne sont pas destinés simplement à remettre une Lettre, qui n'est là qu'un léger accessoire à l'intrigue; mais bien à s'établir dans un fort desendu par la vigilance & le soupçon; surtout à tromper un homme qui, sans cesse éventant la manœuvre, oblige l'ennemi de se retourner assez lestement, pour n'être pas désargonné d'emblée.

Et lorsque vous verrez que tout le mérite du dénouement confiste en ce que le Tuteur a fermé sa porte, en donnant son passe-par-tout à Bazile, pour que lui seul & le Noraire pussent entrer & conclure son mariage; vous ne laisserez pas d'être étonné, qu'un Critique aussi équitable se joue de la consiance de son Lesteur, on se trompe, au point d'écrire, & dans Bouillon encote: le Comte s'est donné la poine de monter au balcon par une échelle avec Figuro, quoique la porte ne soit pas sermée.

Enfin, lorsque vous verrez le malheureux Tureur, abusé par toutes les précautions qu'il prend pour ne le point être, à la fin forcé de signer le contrat du Comte, & d'approuver ce qu'il n'a pu prévenir; vous laisserez au Critique à décider si ce Tuteur étoit un imbécile, de ne pas deviner une intrigue dont on lui cachoit tout; lorsque lui Critique, à qui l'on ne cachoit rien, ne l'a pas deviné plus que le Tuteur.

En effet, s'il l'eût bien conçue, auroit-il manqué de louer tous les beaux endroits de l'ouvrage :

Qu'il n'ait point remarqué la manière dont le premier A&e annonce & déploie avec galeté tous les caractères de la Pièce. On peut lui pardonner.

Qu'il n'air pas apperçu quelque peu de Comédie dans la grande Scène du fecond Afte, où, malgré la défiance & la fureur du Jaloux, la Pupille parvient à lui donner le change fur une lettre remife en fa préfence, & à lui faire demander pardon à genoux du foupçon qu'il a mentré. Je le conçois encore aifément.

Qu'il n'ait pas dit un feul mot de la Scène de flupéfaction de Bazile, au troifième Acte, qui a paru fi neuve au Thélitre, & a tant réjoui les Spectateurs. Je n'en fuis point furpris du tout.

Paffe encore qu'il n'ait pas entrevu l'embarras où l'Auteur s'eft

(13)

jetté volontairement au dernier Acte, en faifant avouer par la Pupille à fon Tuteur que le Comte avoit dérobé la clef de la jaloufie; & comment l'Auteur s'en démèle en deux mots & fort en se jouant, de la nouvelle inquiétude qu'il a imprimée au Spectateur, C'est peu de chose en vérité.

Je veux bien qu'il ne lui foit pas venu à l'esprit que la Pièce, une des plus gaies qui soit au Théarre, est écrite sant le moindre équivoque, sans une pensée, un seul mot dont la pudeur, même des petites Loges, ait à s'alarmer; ce qui pourtant est bien quelque chose, Montieur, dans un siècle où l'hypocrisse de la décence est poussée presqu'aussi loin que le relâchement des mœurs. Très-vo-lontiers. Tout cela sans doute pouvoit n'être pas digne de l'attention d'un Critique sussi majeur.

Mais comment n'a-t-il pas admiré ce que tous les houndres gens n'ont pu voir fans répandre des larmes de tendresse & de plaisir ! je veux dire, la piété filiale de ce bon Figaro, qui ne fauroit oublier sa mère.

Tu connois doncer Tuteur i lui dit le Comte au premier Ace. Comme ma mère, répond Figaro. Un avare auroit dit : Comme mes poches. Un Petit-Maître cût répondu : Comme moi-même. Un ambitieux : Comme le chemin de l'erfaitles ; &t le Journaliste de Bouillon : Comme mon Libraire. Les comparaisons de chacun se tirant toujours de l'objet Intérellant. Comme ma mère, a dit le fils tendre &t respectueux.

Dans un autre endroit encoré: Ah l' vous étes charmant ! lui dit le Tuteur. Et ce bon, cet honnête garçon, qui pouvoit gaiement affimiller cet éloge à tous ceux qu'il a reçus de les Maitrelles, en revient toujours à la bonne mère, & répond à ce mot, vous étes charmant! — Il eff vrai, Monfieur, que ma mère me l'a dit autrefois. Et le Journal de Bouillon ne relève point de pareils traits ! Il faut avoir le cetveau bien desséché pour ne le pas voir, ou le cœur bien dur pour ne pas le feutir!

Sans compter mille autres finesses de l'Art répandues à pleines mains dans cet ouvrage. Par exemple, on fait que les Comédiens ont multiplié chez eux les emplois à l'infini : emplois de grande, moyenne & petite Amourquée; emplois de grands, moyens & petits Valets; emplois de Niais, d'important, de Groquant, de Paysan, de Tabellion, de Bailli; mais on sait qu'il n'ont point encore appointé celui de Baillant. Qu'a fait l'Auteur pour former un Comédien, peu exercé au talent d'ouvrir largement la bouche au Théâtre? Il s'est donné le soin de lui rassembler dans une seule phrase, toutes les syllabes bàillantes du françois : R'ien... qu'en... l'en... en... ten... dant... parler : syllabes en effet qui seroient bàiller un mort, & parviendroient à desserrer les dents même de l'envie.

Re cet endroit admirable où , pressé par les reproches du Tuteur qui lui crie : Que direz-vous à ce matheureux qui haitle & dort tout éveilté? Le l'autre qui depuis trois heures éternue à se faire sauter le grâne & jaillir la cervelle, que leur direz-vous? Le nais Barbier répond! En parbleu! je dirai à cetui qui éternue, Dieu vous bénisse; & va te concher à celui qui dort. Réponse en esset à juste, si chrétienne & si admirable, qu'un de ces siers Critiques qui ont leurs entrées au Paradis, n'a pu s'empêcher de s'écrier : « Diable! l'Auteur » à dû cester su moins huit jours pour trouver cette replique! »

Et le Journal de Bouillon, au lieu de louer ces beautés fans nombre, use encre & papier, Approbation & Privilège, à mettre un pareil Ouvrage au-dessous même de la Critique! On me couperoit le cou, Monsieur, que je ne faurois m'en taire.

N'a-t-il pas été jusqu'à dire, le cruel ! Que pour ne pas voir expirer ce Barbier sur le Théâtre, it à fattu le mutiter, le changer, le resondre, l'étaguer, le réduire en quatre Actes, & le purger d'un grand nombre de pasquinades, de calembourgs, de jeux de mots, en un mot de bas comique !

A le voir ainfi frapper comme un fourd, on juge affez qu'il n'a pas entendu le premier mot de l'Ouvrage qu'il décompose. Mais j'ai l'honneur d'assurer ce Journalisse, ainsi que le jeune homme qui lui raille ses plumes & ses morceaux, que, loin d'avoir purgé la Pièce d'aucuns des catembourgs, jeux de mots, &c. qui lui eussent nui le premier jour, l'Auteur a fait rentrer dans les Actes resiés au Théatre, tout ce qu'il a pu reprendre à l'Acte au potte-seuille : tel un Charpentier économe cherche dans ses copeaux épars sur le chantier, tout ce qui peut servir à cheviller & boucher les moindres trous de son ouvrage.

Passerons-nous sous silence le reproche aigu qu'il fait à la jeune personne, d'avoir tous les défauts d'une fille mat élevée ? Il est vrai que, pour échapper aux conséquences d'une telle imputation, il tente à la rejetter sur autrui, comme s'il n'en étoir pas l'Auteur, en employant cetre expression banale : On trouve à la jeune personne, &c. On trouve l....

Que vouloit-il donc qu'elle fit ! Quoi ! Qu'au lieu de se prêter aux vues d'un jeune Amant très-aimable & qui se trouve un homme de qualité, notre charmante ensant épousat le vieux podagre Médecin ! Le noble établissement qu'il lui destinoit là ! & parce qu'on n'est pas de l'avis de Montieur, on a tous les défauts d'une fille mai élevée ?

En vérité, fi le Journal de Bouillon fe fait des amis en France par la justesse & la candeur de ses Critiques, il faut avouer qu'il en aura beaucoup moins au-delà des Pyrénées, & qu'il est sur-tout un peu bien dur pour les Dames Espagnoles.

Eh I qui fait fi fon Excellence Madame la Comtesse Almaviva, l'exemple des femmes de son état, & vivant comme un Ange avec son mari, quoiqu'elle ne l'aime plus, ne se ressentira pas un jour des libertés qu'on se donne à Bauillon, sur elle avec Approbation & Privilège 1

L'imprudent Journaliste, a-t-il au moins réfléchi que Son Excellence, ayant, par le rang de son mari, le plus grand crédit dans les (12)

Auresux, est pu lui faire obtenir quelque penaro. La Garette d'Espagne ou la Garette elle-même, & que dans la carrière qu'il embresse, il faut gardet plus de ménagements pour le semmes de qualité! Qu'est ce que cela me fait à moi! L'on sent bien que c'est pour lui seul que j'en parle!

Il est temps de laisser cet Adversaire; quoi qu'il en sair, à la tête des gens qui prétendent que, n'ayant pu me soutenir en cinq Ades, je me suis mis en quatre pour ramener le Public. En quand cela seroit ? Dans un moment d'oppression, ne vaut il pas mieux sacrisser un cinquième de son bien que de le voir aller tout entier au pillage ?

Mais ne tombez pas, cher Lefteur... (Monfieur, veux je dire) ne tomber pas, je vous prie, dans une erreur populaire qui feroir grand tort à votre jugement.

Ma Pièce, qui paroît n'être anjourd'hui qu'en quatre Actes, est séellement & de fait en cinq, qui sont le zer, le ac, le 3c, le 4c & le 3c, à l'ordinaire.

Il est vrai que le jour du combat, voyant les Ennemis acharnés, le Parterre ondulant, agiré, grondant au loin comme les slots de la mer, & trop certain que ces mugissemens sourds, précurseurs des tempètes, ont amené plus d'un naufrage, je vins à réséchir que beaucoup de Pièces en cinq Actes (comme la mienne), toutes trèsbien faites d'ailieurs (comme la mienne), n'auroient pas été au Diable en entier (comme la mienne), si l'Auteur est pris un partivigoureux (comme le mien).

Le Dieu des cabales est irrité , dis - je aux Comédiens avec force.

Enfans ! un facrifice est ici nécessaire.

Alors, faifant la part au Diable & déchirant mon manuferit : Dieu des Siffeurs, Moucheuss, Cracheurs, Touffeurs & Perturbateurs, m'écriai-je, il te faut du fang ! bois ! mon quatrième Afie, & que ta fureur s'appaile!

A l'inflant vous cuffiez vu ce bruit infernal qui faifoit palir &c broncher les Acteurs, s'affoiblir, s'éloigner, s'anéantir, l'applaudiffement lui fuccéder, & des bas-fonds du Parterre un brayo général s'élever en circulant jufqu'aux hauts bancs du Paradis.

De cet exposé, Monsieur, il suir que ma pièce est restée en cinq Actes, qui sont le ter, le 2e, le 3e ou Théatre, le 4e au Diable, &c le 5e avec les trois premiers. Tel Auteur même vous souviendra que ce 4e Act; qu'on n'y voit point, n'en est pas moins celui qui fait le plus de bien à la Pièce; en ce qu'on ne l'y voit point.

Laissons jaser le monde ; il me suffir d'avoir prouvé mon dire. Il me suffir, en s'aisant mes cinq Ades, d'avoir montré mon resped pour Aristote, Horace, Aubignac & les Modernes ; & d'avoir mis ains l'honneur de la regle à couverr.

(16)

Par le second arrangement, le Diable a son affaire; mon chas n'en roule pas moins bien sans la cinquième roue; le Public est content, je le suis aussi. Pouquoi le Journal de Bouillon ne l'est-il pas t — Ah i pourquoi i C'est qu'il est bien difficile de plaire à des gens qui, par métier, doivent ne jamais trouver les choses gaies affez séricules, ni les graves affez enjouées.

Je me flatte, Monfieur, que cela s'appelle raifonner principes, &c que vous n'êtes pas mécontent de mon fyllogifme.

Refie à répondre aux observations dont quelques personnes ont honoré le moins important des drames hasardés depuis un siècle au Théatre.

Je mets à part les lettres écrites aux Comédiens, à moi-même, fans figuraire & vulgairement appellées anonymes; on juge, à l'apreté du fiyle, que leurs Aureurs, peu verfés dans la critique, n'ont pas aflez fenti qu'une mauvaife Pièce n'est point une mauvaife action, & que telle injure convenable à un méchant homme, est toujours déplacée à un méchant Ecrivain, Passons aux autres.

Des Connoisseurs ont remarqué que j'étois tombé dans l'inconvénient de faire critiquer des usages François par un Plaisant de Séville à Séville; tandis que la vraisemblence exigeoit qu'il s'égayat sur les mœurs Espagnoles. Ils ont raisemblance encore plus parfaite, j'avois d'abord résolu d'écrire & de faire jouer la Pièce en langage Espagnol; mais un homme de goût m'a fait observer qu'elle en perdroit peut-être un peu de sa gaieté pour le Public de Paris; raison qui m'a déterminé à l'écrire en françois; en sorte que j'ai fait, comme on voir, une multitude de sacrifices à la gaieté; mais sans pouvoir parvenir à dérider le Journal de Bouillon.

. Un autre Auteur faisissant l'instant qu'il y avoit beaucoup de monde au foyer, m'a reproché du son le plus sérieux, que ma Pièce resfembloit à On ne s'avise jamais de tout. — Ressembler, Monsieur I Je soutiens que ma Pièce est, On ne s'avise jamais de tout luimême. — Et comment cela? C'est qu'on ne s'étoit pas encore avisé de ma Pièce. L'Amateur resta court, & l'on en rit d'autant plus, que celui-la qui me reprochoit, on ne s'avise jamais de tout, est un homme qui ne s'est jamais avisé de rien.

Quelques jours après, ceci est plus sérieux, chez une Dame incommodée, un Mousseur grave en habit noir, coëssure boussante &c
canne à corbin, lequel toushoit légèrement le poignet de la Dame,
proposa civilement plusieurs doutes sur la vérité de traits que j'avois
lancés contre les Médecins, Monsieur, lui dis-je, êtes-vous ami
de quelqu'un d'eux! Je serois désolé qu'un badinage.... — On ne
peut pas moins: je vois que vous ne me connoisses pas ; je ne prends
jamais le parti d'aucun; je parle ici pour le Corps en général. — Cela
me sir beaucoup chercher quel homme ce pouvoir être. En fait de
plaisanterie, ajoutai-je, vous savez, Monsieur, qu'on ne demande
jamais si l'histoire est vraie, mais si elle est bonne. — En l'eroyez-

VOUS

(17.3

STATE OF THE PARKET

Ľ

vous moins perdre à cet examen qu'au premier ? A merveille, Docleur, dit la Dame. Le monftre qu'il est l'n'a-t-il pas ofé parlet mal aussi de nous ! Faisons cause commune.

A ce mot de Docteur, je commençai à soupçonner qu'elle parloie à son Médecin. Il est vrai, Madame & Monsieur, repris-je avec modestie, que je pie suis permis ces légers torts, d'autant plus ai-sément qu'ils rirent moins à conséquence.

Et | qui pourroit nuire à deux Corps puissans, dont l'empire embrasse l'Univers & se parrage le monde ! Malgré les Envieux , les Belles y regneront toujours par le plaisir, & les Médecins par la douleux; & la brillante santé nous ramène à l'Amour, comme la maladie nous rend à la médecine.

Cependant je ne fais fi, dans la balance des avantages, la Faculté no l'emporte pas un peu fur la Brauté. Souvent on voit les Belles nous renvoyer aux Médecins; mais plus fouvent encore, les Médecins nous gardent & ne nous renvoient plus aux Belles.

En plaisantant donc, il faudroit peut être avoir égard à la différence des resientimens, & fonger que, si les Relles se vengent en se séparant de pous, ce n'est la qu'un mal négatif; au lieu que les Mésecius se vengent en s'en emparant, ce qui devient trèspositif.

Que quand ces derniers pous tiennent, ils font de nous tout ce qu'ils veulent; au lieu que les Belles; toutes belles qu'elles font, n'en font jamais que ce qu'elles peuvent.

) Que le commerce des Belles nous les rend bienter moins néceffaires; au lieu que l'urage des Médecins finir par nous les rendre indispensables.

Enfin que l'un de ces empires ne femble établi que pour affurer la durée de l'autre ; puifque , plus la verte jeuneffe est livrée à l'Amour , plus la pale vieillesse appartient surment à la Médecine.

Au reste, ayant sait contre moi cause commune, il étoit juste, Madame & Monsteir, que je voit offrisse en commun mes justifications. Soyer donc persuadés que saisant profession d'adorer les Belles & de redouter les Médecine, c'est toujours en badinant que je dis du mal de la beauté; comme ce n'est jamais sans trembler que je plaisante un peu la Faculté.

Ma déclaration p'est point suspecte à votre égard, Mesdames, & mes plus acharnés ennemis sont forcés d'avouer que, dans un instant d'humeur où mon dépit contre une Belle alloit à s'épancher trop librement sur toutes les autres, on m'a vu m'arrêter tout court au 25e couplet, & par le plus prompt repentir, saire ainsi dans le 26e amende-honorable aux Helles irritées: Sexe charmant, fi je décèle

Votre cœur en proie au defir,

Souvent à l'amour infidèle,

Mais toujours fidèle au plaifir;

D'un badinage, è mes Décffes!

Ne cherchez point à vous venger :

Tel glofe, hélas! fur vos foibleses,

Qui brûle de les partager.

Quant à vous, Monfieur le Docteur, on fait affez que Molière...

Au défespoir , dit-il en se levant , deme pouvoir proster plus long remps de vos lumières ; mais l'humanité qui gémit he doir pas souffrir de mes plaisirs. Il me laiss ma foi , la bouche ouverte avec ma phyase en l'air. Je ne sais pas , dit la belle malade en riant , si je vous pardonne ; mais je vois bien que dotre Docteur ne vous pardonne pas. — Le nôtre , Madame ! Il ne sera jamais le mien. — Eh l'pourquoi ! — Je ne sais ; je craindrois qu'il ne sue dessous de son état , puisqu'il n'est pas au dessus des plaisanteries qu'on en peut saire.

Ce Docteur n'est pas de men gens. L'homme assez consonnée dans son art pour en avouer de bonne soi l'incertude, assez spirituel pour rire avec moi de ceux qui le disent infailible; tel est mon Médecin. En me rendant ses soins qu'ils appellent des visites, en me donnant ses conseils qu'ils nomment ordonnances, il remplit dignement & sans faste la plus noole sonction d'une ame éclairée & sensible. Avec plus d'esprit, il calcule plus de rapports, & c'est tout ce qu'on peut dans un art aussi utile qu'incertain. Il me raisonne, il me console, il me guide, & la nature sait le reste. Aussi, loir de s'ossenser de la plaisanterie, est-il le premier à l'opposet au pédandisme. A l'infatue qui lui dit gravement : « De quatre-vingts sluxions de poitzine que j'ai traitées cette Automne, un seul malade a péri dans mes mains; mon ». Docteur répond en souriant : pour moi, j'ai prêté mes secours à » plus de cent cet tiver ; hélas l' je n'en si pu sauver qu'un seul ». Tel est mon aimable Médecin. — Je le coonois. — Vous permetter bien que je ne l'échange pas contre le vôtre. Un pédant n'auta pas olus ma consance en maladie, qu'une bégueule n'obriendroit mon hommage en santé. Mais je ne suis qu'un sot. Au lieu de vous rappeller mon amende honorable au beau Sexe, je devois lui chanter le couplet de la Bégueule ; il est tout sait pour lui.

Pour égayer ma Poéfie,
Au hafard J'affemble des traits;
I'en fais, Peintre de fantaine,
Des tableaux, jamais des Portraits.
La femme d'esprie, qui s'en meque,
Sourir finement à l'Auteur;
Pour l'imprudente, qui s'en choque,
Sa colère est son délateur.

A propos de Chanfon ; dir la Dame ; vous êtes bien honnées d'avoir été donner voire Pièce aux François l'moi qui n'ai de petite. Loge qu'aux Italieus l'Pourquoi n'en avoir pas fair un Opera Comique ; ce fut dir-on voire première idée. La Pièce est d'un genre la comporter de la Musique,

- Je ne fais fi elle est propre à la supporter, ou si je m'étois trompé d'abord en le supposant; mais sans entrer dans les raisons qui m'ont fait changer d'avis, celle-ci, Madame, répond à tout-

Notre Mufique Dramatique ressemble trop encore à notre Musique Chansonnière pour en attendre un véritable intérêt ou de la gaieté franche. Il faudra commencer à l'employer sérieusement au Theatre quand on sentira bien qu'on ne doir y chauter que pour parler : quand nos Musiclens se rapprochesont de la nature, & sur-tout cesseront de s'imposer l'absurde loi de toujours revenir à la première partie d'un air après qu'ils en ont dit la seconde. Est ce qu'il y a des Reprises & des Rondeaux dans un Drame r'Ce cruel radotage est la mort du l'intérêt, & dénôte un vuide insupportable dans les idées.

を見るの

いなりをあかれるこ

Moi, qui toujours ai chéri la Mufique fans inconftance & même fans infidélité, fouvent, aux Pièces qui m'attrichent le plus, je me surprende à pousser de l'épanle, à dire tout bas avec humeur : Eh! va donc Mufique, poutquoi toujours répéter i N'es in pas affez lente ! Au lieu de narrer vivément, tu rabaches! au lieu de peindre la passon, tu l'accroches aux mes i Le Poète se tue à serrer l'événement, & toît tu le délaies; que lui serr de rendre son style énergique & presse, si u l'ensibells sous d'inutiles fredons! Avec ta stérile abondance, reste, reste aux Chansons pour toute nourriture, jusqu'à ce que su consoisses le langage sublime & tumultueux des passons.

En effet, fi la déclamation est déjà un abus de la narration au Théatre, le chant; qui est un abus de la déclamation, n'est donc; comme on voit, que l'abus de l'abus. Ajoutez-y la répétition des phrases & voyez de que devienr l'intérêt. Pendant que le vice ici va coujours en crollant; l'intérêt marche à sens contraire, l'action s'allanguir; quelque chose me manque; je deviens distrait; l'ennui me gagne; & si je cherche alora à deviner ce que je voudrois, il m'arrive souvens de trouver que je voudrois la sin du Spectacle.

Il est un sutre art d'imitation , en général beaucoup moins avancé que la Musique ; mais qui semble en ce point lui servir de leçon. Pour la variété seulement la Danse élevée est déjà le modèle du chanta-

Voyez le superbe Vestris ou le sier d'Auberval engager un pas de caractère. Il ne danse pas encore ; mais d'austi loin qu'il paroit , son port libre & dégagé fait déjà lever la tête aux Speciateurs. Il inspire autant de sierte qu'il promet de plaisirs. Il est parti.... Pendant que le Musicien redit vingt sois ses phrases & monotone ses mouvemens, le Danseur varie les siens à l'insini.

Le voyer vous s'avancer légérement à petits bonds, reculer à grands pas, & faire oublier le comble de l'art par la plus ingénieuse négli-

Вп

(20)

gence : Tantôt fur un pled , gardant le plus favant équilibre , & fuspendu, fans mouvement pendant plusieurs mesures , il étonne , il surprend par l'immobilité de sou aplomb.... Et soudain , comme s'il regrettoit le temps du repos , il part comme un trait , vole au fond du Théatre , & revient , en pirouettant , avec une rapidité que l'œil peut suivre à poine.

L'air a beau recommencer, rigodonner, se répéter, se tadoter; il ne se répète point, lui l' tout en déployant les mâles beautés d'un corps souple & puissant, il peint les mouvemens violens dont son ame est agitée : il vous lance un regard passionné que ses bras mollement ouverts rendent plus expressits : & comme s'il se lassoit bientés de vous plaire, il se relève avec dédain, se dérobe à l'œil qui le suit, & la passion la plus sougueuse semble alors naitre & sortir de la plus douce ivresse. Impétueux, turbulent, il exprime une colère substitute & si vraie qu'il m'arrache à mon siège & me sait froncer le sourcit. Mais, reprenant soudain le geste & l'accent d'une volupté paisible, il erre nanchalamment avec une grace, une mollesse, & des mouvemens si délicats, qu'il enlève autant de suffrages qu'il y a de regards attachés sur sa Danse enchanteresse.

Compositeurs ! chantez comme il danse, & nous aurons au lieu d'Opéra des Mélodrames ! Mais j'entends mon éternel Censeur, (je ne sais plus s'il est d'ailleurs ou de Bouillon), qui me dit : Que prétend ton par ce tableau I je vois un talent supérieur, & non la Danse en général. C'est dans sa marche ordinaire qu'il faut faisir un are pour le comparer, & non dans ses essorts les plus sublimes. N'avons-nous pas....

— Je l'arrête à mon tour. En quoi î si je veux pelndre un cour ser &c me former une juste idée de ce noble animal, irai-je le chercher hungre & vieux, gémissant su timon du sacre, ou trottinant sous le plarier qui sisse : Je le prenda au harras, sier Etalon, vigoureux, dé-, couplé, l'oxil ordent, trappant la tetre & soussiant le seu par les na-, seaux, bondissant de desirs & d'impatience, ou sendant l'air qu'il, electrise, &c dont le brusque hennissement réjouis l'homme. & faig-tressaillir toutes les cavales de la contrée. Tel ost mon Danseux-

Et quand je crayonne un att, c'est parmi les plus grands sujets qu'il l'exercent que j'entends choisir mes modèles; rous les essorts du génie... mais je m'éloigne trop de mon sujet, revenons au Barbier de Séville... ou plutôt, Monsieur, n'y revenons pas. C'est assez pour une bagatelle. Insensiblement je tomberois dans le désaut reproché trop justement à nos François, de toujours faire de pesites Chansons suc les grandes affaires, & de grandes dissertations sur les petites.

Je fuis , avec le plus profond refpect,

MONSIEUR.

Votre très humble & trèsobéiffant ferviteur ,



(Les habits des Acleurs doivent être dans l'ancien cossume Espagnol.)

- LE COMTE ALMAVIVA, Grand-d'Espagne, amant inconnu de Rosine, paroit, au premier Ade, en veste & culotte de fatin; il est enveloppé d'un grand manteau brun, ou cape espagnole; chapeau soir rabattu, avec un ruban de couleur autour de la forme. Au 2e. Ade, habit uniforme de Cavalier, avec des mousiaches & des bottines. Au 3e. habillé en Bacht-lier, cheveux ronds, grande fraise au cou, veste, eulotte, bas & manteau d'Abbé. Au 4e. Ade, il est vétu superbement à l'Espagnole avec un riche manteau; par-d ssus tout, le large manteau brun dont il se tient enveloppé.
- BARTHOLO, Médecin, Tateur de Rofine: habit noir, court, boutonné; grande perruque; fraise & manchettes relevées; une ceinture noire, & quand il veut sortir de chez lui, un long manteau écarlate.
- ROSINE, jeune perfonne d'extradion noble, & Pupille de Baetholo, habillée à l'Espagnole.
- FIGARO, Barbier de Séville, en habit de Major Efpagnol, la tête couverte d'une rescille, ou filet, chapeau blanc, ruban de couleur autour de la forme:
 un fichu de soie, attaché fort lâche à son cou, giles
 & haut-de-chausse de satin, avec des boutons & boutonnières frangés d'argent; une grande ceinture de
 soie; les jarrettères nouées avec des glands qui pendent sur chaque jambe; veste de couleur tranchante,
 à grands revers de la couleur du gilet, bas blancs &
 souliers gris.
- DON BAZILE, Organiste, Maître à chanter de Rosine; chapeau noir rabattu, soutanelle & long manteau, sans fraise ni manchettes.

LA JEUNESSE, vieux Domestique de Bartholo.

L'ÉVEILLÉ, autre Valet de Bartholo, garçon niais & endormi. Tous deux habillés en Galliciens; tous les cheveux dans la queue; gilet couleur de chamois; large ceinture de peau avec une boucle, culotte bleue, & veste de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le passage des bras, sont pendantes par derrière.

UN NOTAIRE.

UN ALCADE, homme de Justice, avec une longue baguette blanche à la main.

PLUSIEURS ALGOUAZILS & VALETS avec des

La Scène est à Séville, dans la rue & sous les fenêtres de Rosine, au premier Ade; & le reste de la Pièce dans la Maisen du Dodeur Bartholo.



LE BARBIER DE SÉVILLE,

OU

LA PRECAUTION INUTILE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente une Rue de Séville, où toutes les croisées sont grillées.

SCENE PREMIÈRE.

LE COMTE, feul, en grand manteau brun & chapeau rabattu. Il tire sa montre, en se promenant.

E jour est moins avancé que je ne croyois. L'heure à laquelle elle a coutume de se montrer derrière sa jalousie est encore éloignée. N'importe, il vaut mieux arriver trop tot que de manquer l'instant de la voir. Sa quelque aimable de la Cour pouvoit me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins sous les senêtres d'une semme à qui je n'ai jamais parlé, il me pren-

LE BARBIER DE SEVILLE

droit pour un Espagnol du temps d'Isabelle. — Pourquoi non? Chacun court après le bonheur. Il est pour moi dans le cœur de Rosine. — Mais quoi ! suivre une femme à Séville, quand Madrid & la Cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles? — Et c'est cela même que je suis. Je suis les des conquêtes que l'intérêt, la convenance, ou la vanité nous présentent sans cesse. Il est si doux d'être aimé pour soi-même; & si je pouvois m'assurer sous ce déguisement.... Au diable l'importun.

SCENE II.

FIGARO, LE COMTE caché.

FIGARO, une guitare fur le dos, attachée en bandoulière avec un large ruban; il chantonne geiement, un papier & un crayon à la main.

BANNISSONS le chagrin,
Il nous confume;
Sans le feu du bon vin,
Qui nous rallume;
Réduit à languir,
L'homme fans plaifir,
Vivroit comme un for,
Et mourroit bientôt,

Jusques-là, ceci ne va pas mal, ein, ein.

Le vin & la pareffe

Se disputent mon cœur...

Eh non / ils ne se le disputent pas , ils y regnent paifiblement ensemble.....

Se partagent.... mon cœur.

dit-on, se partagent?.... Eh mon Dieu! nos faiseurs d'Opéra-Comiques n'y regardent pas de si près. Aujourd'hui, ce qui ne vant pas la peine d'être dit, on le chante.)

COMEDIE

Le vin & la parefle Se partagent mon cœur.

Je voudrois finir par quelque chose de beau, de brillant, de scintillant, qui eut l'air d'une pensée.

(Il met un genou en terre & écrit en chantant.)

Se partagent mon cœur: Si l'une a ma tendresse..... L'autre fait mon bonheur.

Fi donc ! c'est plat. Ce n'est pas ça.... Il me faut une opposition, une antithèse !

Si l'une.... est ma maîtresse ; L'autre.....

Eh, parbleu j'y fuis

L'autre est mon ferviteur.

Fort bien , Figaro ! (Il écrit en chantant.)

Le vin & la paresse
Se partagent mon cœur;
Si l'une est ma maîtresse,
L'autre est mon serviteur,
L'autre est son serviteur,
L'autre est mon serviteur.

Hen, hen, quand il y aura des accompagnements làdessous, nous verrons encore, Messieurs de la cabale, si je ne sais ce que je dis. (Il apperçoit le Comte.) l'ai vu cet Abbé-là quelque part. (Il se relève.)

LE COMTE, à part.

Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO.

Et non, ce n'est pas un Abbé! cet air altier & noble..

LE COMTE.

Cette tournure grotefque.....

FIGARO.

Je ne me trompe point ; c'est le Comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

LE BARBIER DE SEVILLE;

FIGARO.

C'est lui-même, Monseigneur.

LE COMTE.

Maraud! fi tu dis un mot.....

FIGARO.

Oui, je vous reconnois; voilà les bontes familières dont yous m'avez toujours honoré.

LECOMTE.

Je ne te reconnoissois pas, moi. Te voilà si gros & si gras

Que voulez-vous, Monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE.

Pauvre petit Mais que fais-tu à Séville? Je t'avois autrefois recommandé dans les Bureaux pour un emploi-

FIGAR O.

Je l'ai obtenu, Monseigneur; & ma reconnoissance....

LE COMTE.

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas à mon déguisement que je veux être inconnu?

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraire. J'entends ici quelque chose; & deux hommes qui jasent sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. En bien cet emploi.

FIGARO.

Le Ministre ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer, fur le champ Garçon Apothicaire.

LE COMTE,

Dans les hôpitaux de l'Armée ?

FIGARO.

Non; dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, riant.

Beau début!

FIGARO.

Le poste n'étoit pas mauvais; parce qu'ayant le diftrict des pansements & des drogues, je vendois souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval,....

LE COMTE. Qui tuoient les sujets du Roi?

FIGARO.

Ah, ah, il n'y a point de remède universel : mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galliciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE CO-MTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté?

le matin.

FIGARO.

Quitté? C'est bien lui-même; on m'a desservi auprès des Puissances.

L'envie aux doigts crochus, au tein pâle & livide

LECOMTE.

Oh grace! grace, ami! Est-ce que tu fais aussi des vers?

Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, & chantant dès

FIGARO.

Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence; Quand on a rapporté au Ministre que je faisois, je puis dire, assez joliment, des bouquets à Cloris, que j'envoyois des énigmes aux Journaux, qu'il couroit des Madrigaux de ma façon; en un mot; quand il a su que j'étois imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, & m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des Lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE.

Puissamment raisonné! & tu ne lui sis pas représenter....

Je me crus trop heureux d'en être oublié; perfuadé qu'un Grand nous fait affez de bien, quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étois un assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh mon Dieu! Monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE.

Pareffeux, dérangé.....

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un Domestique, votre Excellence connoît-elle beaucoup de Maîtres qui fussent dignes d'être valets?

BARBIER DESEVILLE:

L B C O M T B, riant. Pas mal. Et tu t'es retiré en cette. Ville? FIGARO.

Non pas tout-de-fuite.

LECOMTE, Parretant. Un moment..... Pai cru que c'étoit elle.... Dis-moi toujours, je t'entende de reste.

F.I G A R O. De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talens littéraires, & le théâtre me parut un champ d'honneur

LE COMTE.

Ah! miséricorde!

FIGARO.

Pendant sa replique, le Comie regarde avec attention du côte de la jaloufie.

En vérité, je ne fais comment je n'eus pas le plus grand luccès; car j'avois rempli le parterre des plus excellens Travailleurs; des mains.... comme des battoirs; ravois interdit les gants, les cannes; tout ce qui no produit que des applaudiffemens fourds; & d'honneur, avant la pièce , le café m'avoit paru dans les meilleures dispolitions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE. Ah! ta cabale ! Monfieur l'Auteur tombé! FIGARO.

Tout comme un autre: pourquei pas? Ils m'ont fifflé ; mais fi jamais je puis les raffemblerons

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux. FIGARO.

Ah! comme je leur en garde! Morbleu!

LE COMTE. Tu jures! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au Palais pour maudire fes Juges?

FIGARO. On a vingt-quatre ans au Théâtre ; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE. Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO

C'est mon bon Ange, Excellence, puilque je suis affez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des Lettres évoit celle des loups, toujours armés les uns contre les autres , & que livrés au mépris où ce rifible acharaement les conduit, tous les Infectes, les Mouftiques, les Cousins, les Critiques, les Maringouins, les En-vieux, les Feuillistes, les Libraires, les Censeurs, & tout ce qui s'attache à la peau des malheureuses Gens de Lettres, achevoit de déchiqueter & fucer le peu de substance qui leur restoit; satigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abymé de dettes & léger d'argent ; à la fin convaince que l'utile revenu du rafoir est préférable aux vains honneurs de la plume j'ai quitté Madrid ; & mon bagage en fautoir , parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadoure, la Siera-Morena, l'Andalousie; ac-cueilli dans une Ville, emprisonné dans l'autre, & par-tout supérieur aux événemens ; sidant au bon temps. supportant le mauvais ; me moquant des sots , bravant les méchans, riant de ma misère & failant la barbe à tout le monde, yous me voyez enfin établi dans Séville, & prêt à fervir de nouveau votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

Qui t'a donné une philosophie aussi gaie?

L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté là?

LE COMTE

Sauvons-nous.

FIGARO.

Pourquoi?

LE COMTE.

Viens done, malheureux! tu me perds.

(Ils fe cachent).

SGENE III.

BARTHOLO, ROSINE. (La jalousse du premier étage s'ouvre, & Bartholo & Rosine se mettent à la fenétre.)

ROSINE.

Comme le grand air fait plaisir à respirer ! Cette ja-

BARTHOLO

Quel papier tenez-yous là?

ROSINE.

Ce font des couplets de la précaution inutile que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que la précaution inutile?

ROSINE.

C'est une Comédie nouvelle.

BARTHOLO.

Quelque Drame encore! Quelque fottile d'un nou-

ROSINE

Je n'en fais rien.

BARTHOLO.

Euh, euh, les Journaux & l'autorité nous en féront raison. Siècle barbare!....

ROSIME.

Vous injuriez toujours notre pauvre fiècle.

BARTHOLO.

Pardon de la liberté: qu'a-t-il produit pour qu'on le loue? Sottifes de toute espèce: la liberté de penser, l'attraction, l'électricité, le tolérantisme, l'inoculation, le quinquina, l'encyclopédie & les drames,... ROSINE, le papier lui échappe & tombe dans la rue.

Ah! ma chanson, ma chanson est tombée en vous écoutant; courez, courez donc, Monsieur, ma chanson, elle sera perdue.

^(*) Bartholo n'aimoir pas les Drames Peut-être avoit-il fait quelque Tragédie dans sa jeunesse.

ARTHOL: 0.

Que diable ausli, l'on tient ce qu'on tient.

(Il quitte le Balcon.)

ROSINE, regarde; en dedans & fait signe dans la rue. S't, s't; (le Comte paroît) ramaffez vite & fauvezvous. (Le Comte ne fait qu'un faut , ramaffe le papier & rentre.)

BARTHOLO, fort de la maifon, & cherche. Où donc est-il? je ne vois rien.

ROSINE.

Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLOGICA

Vous me donnez là une jolie commission ! Il est donc passé quelqu'un?

ROSINE.

Je n'ai vu personne.

BARTHOLO, à lui-même.

Et moi qui ai la bonté de chercher Bartholo , vous n'ètes qu'un, for , mon ami : ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalousie sur la rue. (Il rentre.)

R O S.I N. E , toujours au balcon. Mon excuse est dans mon malheur : seule enfermée. en butte à la perfécution d'un homme odieux; est-ce un crime de tenter à sortir d'esclayage?

Rentrez, Signora; c'est ma faute si vous avez perdu votre chanfon; mats ce maibeur ne vous arrivera plus. (Il ferme la jaloufie à la clef.) e vous jure.

SCENE IV.

LE COMTE FIGARO. (Ils entrent avec précaution.) LE COMTE.

A Présent qu'ils sont retirés ; examinons cette chanfon , dans laquelle un mystère est surement renfermé. C'eft un billet!

RIGARO.

Il demandoit ce que c'est que la précaution inutile ! LE COMTE lit vivement.

otre empressement excite ma curiofité; fitôt que

to LE BARBIER DE SEVILLE,

mon Tuteur fera sorti, chantez indifféremment sur » l'air connu de ces couplets, quelque chose qui n m'apprenne enfin le nom, l'état & les intentions » de celui qui paroît s'attacher il obstinément à l'in-» fortunée Rosine ».

FIGARO, contrefaifant la voix de Rofine.

Ma chanson, ma chanson est tombée; courez, courez donc, (Hrit) ah, ah, ah, ah! O ces femmes! voulez-vous donner de l'adresse à la plus ingénue? enfermez-la.

LE COMTE

Ma chère Rofine !-

FIGARO.

Monseigneur, je ne suis plus en peine des motifs de votre mascarade; vous faites ici l'amour en perspective.

LE COMTE.

Te voilà instruit, mais si tu jases....

Moi jaser ! je n'emploierai point pour vous rassurer les grandes phrases d'honneur & de dévouement dont on abuse à la journée; je n'ai qu'un mot : mon intérêt vous répond de moi; pesez tout à cette balance, &....

Fort bien. Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté... Tu viens de la voir / Jo l'ai fait chercher en vain par tout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orphéline & mariée à un vieux Médecin de cette Ville, nommé Bartholo.

FIGARO.

Vous a dit qu'elle étoit femme du Docteur?

LE COMTE.

Tout le monde.

FIGARO.

C'est une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galans & les écarter; elle n'est encore que sa pupille, mais bientôt.....

LE COMTE, vivement.

Jamais. Ah quelle nouvelle! l'étois résolu de tout ofer

oser pour lui présenter mes regrets, & je la trouve sibre! Il n'y a pas un moment à perdre, il faut m'en faire aimer, & l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui destine. Tu connois donc ce Tuteur!

FIGARO

Comme ma mère.

LE COMTE.

Quel homme eft-ce?

FIGARO, vivement.

C'est un beau gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, rusé, blasé, qui guette & surète & gronde & geint tout-à-la-fois.

LE COMTE, impatienté.

Eh / je l'ai vu. Son caractère ?

FIGARO.

Brutal, avare, amoureux & jaloux à l'excès de l'a pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE.

Ainfi ses moyens de plaire sont.....

FIGARO.

Nuls.

1

LE COMTE.

Tant mieux. Sa probité?

FIGARO.

Tout juste autant qu'il en faut pour n'être point pendu; L E C O M T E.

Tant mieux. Punir un fripon en se rendant heureux.... FIGARO.

C'est faire à la fois le bien public & particulier : Chefd'œuvre de morale, en vérité, Monseigneur!

LE COMTE.

Tu dis que la crainte des galants lui fait fermer sa porte? F 1 G A R O.

A tout le monde : s'il pouvoit la calfeutrer

LE COMTE.

Ah! diable, tant pis. Aurois-tu de l'accès chez kui?

RIGARO.

Si j'en ai ! Primò, la maison que j'occupe appartient au Docteur, qui m'y loge gratis.

LE COMTE.

Ah , ah !

M1 LE BARBIER DE SEVILLE;

FIGARO.

Oui. Et moi, en reconnoissance, je lui promets dix pistoles d'or par an gratis aussi.

LE COMTE, impatiente.

Tu es son locataire?

FIGARO.

De plus, son Barbier, son Chirurgien, son Apothicaire; il ne se donne pas dans sa maison, un coup de rasoir, de lancette ou de piston; qui ne soit de la shain de votre serviteur.

LE COMTE, l'embraffe.

Ah! Figaro, mon ami, tu feras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO.

Peste! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les distances! Parlez-moi des gens passionnés!

LE COMTE.

Heureux Figaro! tu vas voir ma Rofine! tu vas la voir! Conçois-tu ton bonheur?

FIGARO.

C'est bien là un propos d'amant! Est-ce que je l'adore, moi? Pussiez-vous prendre ma place!

LE COMTE.

Ah! fi l'on pouvoit écarter tous les furveillants!

FIGARO.

C'est à quoi je revois.

LE COMTE.

Pour douze heures feulement.

FIGARIO.

En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien!

FIGARO, revant.

Je cherche dans ma tête fi la Pharmacie ne fourniroit pas quelques petits moyens innocents....

LE COMPE.

Scélérat l

FIGARO.

Est-ce que je veux leur nuire? Ils ont tous besoin de mon ministère. Il ne s'agit que de les traiter ensemble.

COMEDIE.

L'B COMTE.

Mais ce Médecin peut prendre un foupcon.

FIGARO.

Il faut marcher si vite, que le soupçon n'ait pas le tems de naître : il me vient une idée. Le Régiment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LE COMTE.

Le Colonel est de mes amis.

FIGARO.

Bon. Présentez-vous chez le Docteur en habit de Cavalier, avec un billet de logement; il faudra bien qu'il vous héberge; & moi , je me charge du refte.

LE COMTE.

Excellent !

FIGARO.

Il ne feroît même pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins

LE COMTE.

A quoi bon?

FIGARO.

Et le mener un peu lestement sous cette apparence déraifonnable.

LE COMTE.

A quoi bon?

FIGARO.

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, & vous croie plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui. L E C o m T E.

Supérieurement vu! Mais que n'y vas tu, toi?

FIGARO.

Ah oui! Moi! Nous ferons bienheureux s'il ne vous reconnoît pas, vous, qu'il n'a jamais vu. Et comment yous introduire après ?

LE COMTE.

Tu as raifon.

FIGARO.

C'est que vous ne pourrez peut être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier pris de vin.....

LE COMTE.

Tu te moques de moi. (prenant un ton ivre.) N'est-ce point ici la maison du Docteur Bartholo, mon ami?

14- LE BARBIER DE SEVILLE;

FIGARO:

Pas mal, en vérité; vos jambes seulement un peu plus avinées. (d'un ton plus ivre.) N'est-ce pas ici la maison....

Fi donc? Tu as l'ivresse du peuple, France

C'est la bonne ; c'est celle du plaisir. LE COMTE.

La porte s'ouvre.

FIGARO.

C'est notre homme: éloignons nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

SCENE V.

LE COMTE & FIGARO cachés, BARTHOLO.

BARTHOLO fort, en parlant à la maifon.

JE reviens à l'instant ; qu'on ne laisse entrer personne. Quelle sottise à moi d'être descendu! Dès qu'elle m'en prioit , je devois bien me douter.... Et Bazile qui ne vient pas! Il devoit tout arranger pour que mon mariage le sit secretement demain : & point de nouvelles! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCENE VI.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

QU'ai-je entendu? demain il épouse Rosine en secret!

Monseigneur, la difficulté de réussir ne fait qu'ajoue ter à la nécessité d'entreprendre.

Quel est donc ce Bazile qui se mêle de son mariage ?

FIGARO.

Un pauvre hère qui montre la Musique à sa pupille, infatué de son art, friponneau, besoineux, à genoux devant un écu, & dont il sera facile de venir à bout, Monseigneur.... Regardant à la jalousse. La v'là, la v'là.

LE COMTE.

Qui donc?

FIGARO.

Derrière sa jalousie, la voilà, la voilà. Ne regardez
pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE.

Pourquoi ?

FIGARO.

Ne yous écrit-elle pas : chantez indifféremment? s'està-dire, chantez, comme si vous chantiez.... seulement pour chanter. Oh! la v'là, la v'là.

LE COMTE.

Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris; mon triomphe en aura plus de charmes. (Il déploie le papier que Rosine a jetté:) Mais comment chanter sur cette musique ? Je ne sais pas faire des vers, moi.

FIGARO.

Tout ce qui vous viendra, Monseigneur, est excellent: en amour, le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit.... & prenez ma guitare.

LE COMTE. Que yeux-tu que j'en fasse? j'en joue si mal!

FIGARO.

Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose? Avec le dos de la main; from , from , from Chanter sans guitare à Séville! vous seriez bientôt re-connu, ma foi, bientôt dépisté.

Figuro fe colle au mur fous le balcon.

LE Com, TE, chante en se promenant, & s'accompagnant sur sa guitare.

PREMIER COUPLET.

Yous l'ordonnez, je me ferzi connoître, Plus inconnu, j'olois yous adorer,

LE BARBIER DE SEVILLE ;

En me nommant, que pourrai-je espérer? N'importe, il faut obéir à son maître.

Fort bien, parbleu! Courage, Monfeigneur. LE COMTE.

DEUXIEME C'OUPLET.

Je suis Lindor; ma naissance est commune; Mes vœux sont ceux d'un simple Bachelier: Que n'ai-je, hélas! d'un brillant Chevalier A vous offrir le rang & la sortune!

FIGARO.

En comment diable ! je ne ferois pas mieux , moi qui m'explique.

LE COMTE.

TROISIEME COUPLET.

Tout les matins ici d'une voix tendre, Je chanterei mon amour fans espoir; Je bornerar mes plaisirs à vous voir; Et puissiez-vous en trouver à m'entendre!

FIGARO.

Oh , ma foi ! pour celui-ci ! Il s'approche & baife le bas de l'habit de fon Maitre.

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Excellence?

LE COMTE.

Crois-tu que l'on m'ait entendu ?

ROSINE, en-dedans, chante.

AIR DU MAÎTRE EN DROIT.

Tout me dit que Lindor est charmant, Que je dois l'aimer constamment.....

On entend une croifée qui se ferme avec bruit

COMEDIE.

FIGARO.

Croyez-vous qu'on vous ait entendu cetté fois ? I

Elle a fermé sa fenêtre; quelqu'un apparemment est entré chez elle.

FIGARO.

Ah / la pauvre petite ! comme elle tremble en chantant ! Elle est prife, Monseigneur.

Elle se sert du moyen qu'elle-même a indiqué. Tont me dit que Lindor est charmant. Que de graces : que d'esprit.

F.F.GARO.

Que de rufe / que d'amour !

LE COMTE.

Crois tu qu'elle se donne à moi , Figaro?

FIGARO.

Elle passera plutôt à travers cette jalousie que d'y manquer.

LE COMTE.

C'en est fait, je suis à ma Rosine.... pour la vie.

FIGARO.

Vous oubliez, Monseigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE.

Monfieur Figaro? je n'ai qu'un mot à vous dire : elle fera ma femme; & fi vous fervez bien mon projet en lui cachant mon nom.... tu m'entends, tu me connois....

FIGARO.

Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune, mon fils.

LE COMTE.

Retirons-nous, crainte de nous rendre suspects.

FIGARO, vivement.

Moi, j'entre iei, où par la force de mon Art, je vais, d'un feul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalousie, fourvoyer l'intrigue, & renverser tous les obstacles. Vous, Monseigneur, chez moi, l'habit de foldat, le billet de logement, & de l'or dans vos poches.

Civ

LE BARBIER DE SEVILLE.

LE COMTE.

Pour qui de l'or ?

FIGARO, vivement. De l'or, mon dieu, de l'or: c'est le nerf de l'intrigue.

LE COMTE. Ne te fâches pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, s'en allant.

Je vous rejoins dans peu.

FIGARO.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est?

LE COMTE.

Et ta Guitare?

FIGARO, revient.

Poublie ma Guitare! Moi! je fuis donc fou!

LE COMTE.

Et ta demeure, étourdi?
FIGARO, revient.

Ati i récilement je suis frappé ! ma Boutique , à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main, Confilio Manaque, FIGARO. Il s'enfuit.

ACTE II.

Le Théatre représente Pappartement de Rosine. La croisée dans le fond du Théatre est fermée par une jalousie grillée.

SCENE PREMIERE.

ROSINE feule, un bougeoir à la main. Elle prend du papier fur la rable & fe met à écrire.

M Arceline est malade; tous les gens sont occupés; & personne ne me voit écrire. Je ne lais si ces murs ont des year & des one elles; ou si mon Argus a un génie mal-faisant qui l'instruit à point nommé; mais je ne puis dire un mot, ni faire un pas, dont il ne devine sur le champ l'intention.... Ah Lindor! (Elle cachète la lettre.) Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand & comment je pourrai la lui saire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousie parler long-temps au Barbier Figaro. C'est un bon homme qui m'a montré quelquefois de la pitié; si je pouvois l'entretenir un moment.

SCENE II.

ROSINE, FIGARO.

Rosine, furprife.

AH! Monsieur Figaro, que je suis aise de vous voir?

Votre fanté, Madame?

Ů.

ROSINE.

Pas trop bonne, Monfieur Figaro. L'ennui me tue.

Je le crois ; il n'engraiffe que les fots.

BARBIER DE SEVILLE:

ROSINE.

Avec qui parliez-vous done là-bas si vivement? je n'entendois pas : mais....

FIGARO

Avec un jeune Bachelier de mes parents, de la plus grande espérance; plein d'esprit, de sentiments, de talents, & d'une figure fort revenante.

ROSINE

Oh, tout-à-fait bien, je vous affure. LI fe nomme?... F-I G A R-O.

Lindor, Iln'a rien. Mais, s'il n'eût pas quitté brufquement Madrid ; il pouvoit y trouver quelque bonne place.

Il en trouvers, Monseur Figaro, il en trouvers. Un jeune homme tel que vous le dépeignez , n'est pas fait pour refter inconnu.

FIGARO, à part. Fort bien. (haut.) Mais il a un grand défaut, qui nuira toujours à son avancement.

ROSINE.

Un défaut, Monfieur Figaro ! Un défaut ! en êtes, vous bien für?

II eft amoureux.

ROSINE.

Il est amoureux ! & vous appellez cela un défaut? FIGARO.

A la vérité, ce n'en est un que relativement à sa mauvaile fortune.

ROSINE.

Ah / que le fort est injuste / Et nomme-t'il la perfonne qu'il aime? Je fuis d'une curiofité....

FIGARO.

Vous êtes la derniere, Madame, à qui je voudrois faire une confidence de cette nature.

ROSINE, vivement.

Pourquoi, Monsieur Figaro ? je suis discrète; ce jeune homme vous appartient; il m'intéresse infiniment Dites donc.

FIGARO, la regardant finement. Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, furtif, trille adroite, élancée, bras dodus, bouche rozée, & des mains ! des joues ! des dents ! des yeux !....

ROSINE.

Qui reste en cette Ville? pura

FIGARO.

En ce quartier.

ROSIN.E.

Dans cette rue peut-être ?

F. I G.A. R. O.

A deux pas de moi.

ROSINE

Ah / que c'est charmant.... pour Monsieur votre parent. Et cette personne est?.....

FIGARO.

Je ne l'ai pas nommée?

Rosine, vivement.

C'est la seule chose que vous ayez oubliée, Monsieur Figaro. Dites donc, dites donc vite; si l'on rentroit je ne pourrois plus savoir.....

FIGARO.

Vous le voulez absolument , Madame? Eh bien ! cette personne est.... la Pupile de votre Tuteur.

ROSINE.

La Pupille ?....

FIGARO.

Du Docteur Bertholo : oui , Madame.

Rosine, avec émotion.

Ah, Monsieur Figaro! je ne vous crois pas ; je vous affure.

FIGARO. -

Et c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader sui-

ROSINE.

Vous me faites trembler, Monsieur Figaro.

FIGARO.

Fi donc, trembler! mauvais calcul, Madame; quand on cède à la peur du mal, on ressent déjà le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos surveillants, jusqu'à demain.

LE BARBIER DE SEVILLE,

R OS IN E.

S'il m'aime, il doit me le prouver, en restant absolument tranquille.

FIGARO.

Eh, Madame! Amour & repos peuvent-ils habiter en même cœur? La pauvre jeunesse est si malheureuse aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible cheix; amour sans repos, ou repos sans amour.

Rosine, baiffant les yeurs

Repos fans amour..... paroit.....

FIGAROV ... Z

Ah! bien languissant. Il semble, en effet, qu'amous fans repor, se présente de meilleure grace: & pour moi, si j'étois semme.....

R o s . I N E ., avec embarras.

Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnece-homme de l'estimer. Mais s'il altoit faire quelque imprudence, Monsieur, Figaro, il nous perdroit.

FIGARO, à part.

Il nous perdroit. (haut.) Si vous le lui défendiez expressément par une petite lettre.... Une lettre a bien du peuvoir.

ROSINE, lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire. Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci; mais en la lui donnant, dites-lui, dites-lui bien... Elle écoute. F & G A R Q.

Personne, Madame.

ROSINE.

Que c'est par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO.

Cela parle de foi. Tudieu ! L'Amour a bien une autre allure!

ROSINE.

Que par pure amitié, entendez-vous? Je crains seu-

FIGARO.

Oui, quelque seu follet. Souvenez-vous, Madame, que le vent qui éreint une lumiere, allume un brasier, & que nous sommes ce brasier-là.D'en parler seulement,

il exhale un tel feu qu'il m'a presque enfiévré (*) de la passion ; moi qui n'y ai que voir ! R O S I N E.

Dieux! j'entends mon Tuteur. S'il vous trouvoit ici...paffez par le Cabinet du Clavecin & descendez le plus doucement que vous pourrez.

F I G A R O.

Soyez tranquille. (à part.) Voici qui vaut midux
que mes observations. Il entre dans le Cabinet.

(*) Le mot enflevee, qui n'est plus François, a excité la pluc vivé indignation contre les Puritzins Littéraires; je ne confeille à aucun galant homme de s'en fervie : mais M. Figuro !

SCENE III.

ROSINE, feule.

SCENE IV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO; en colère.

AH / mulédiction / l'enragé, le scélérat / corfaire de Figaro ! Là , peut-on fortir un moment de chez soi, fans être sur en rentrant....

ROSINE.

Qui vous met dont si fort en colere, Monsieur?

Ce damné Barbier qui vient d'éclopper toute ma maison en un tour de main ; il donne un narcotique à l'Evellé! un sternutatoire à la Jeunesse; il seigne au pied Marceline : il n'y a pas jusqu'à la Mulé... sur les yeux

24- LE BARBIFR DE SÉVILLE;

d'une pauvre bête aveugle un cataplasme! parce qu'il me doit cent écus, il se presse de faire des Mémoires. Ah! qu'il les apporte! & personne à l'anti-chambre; on arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE.

Et qui peut y pénétrer que vous, Monsieur?

BARTHOLO.

J'aime mieux craindre sans sujet; que de m'exposer sans précaution; toutest plein de gensentreprenans, d'audacieux.... N'a-t-on pas ce matin encore ramassé lestement votre Chanson pendant que j'allois la chercher ? oh je...

ROSINE.

C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout / le vent peut avoir éloigné ce papier, le premier venu, que fais-je?

BARTHOLO.

Le vent, le premier venu !... Il n'y a point de vent; Madame, point de premier venu dans le monde; & c'est toujours quelqu'un posté là exprès, qui ramasse les papiers qu'une semme a l'air de laisser tomber par mégarde.

R o S I N E.

A l'air , Monfieur!

BARTHOLO.

Oui, Madame, a l'air.

ROSINE, à part.

Oh! le méchant vieillard!

BARTHOLO.

Mais tout cela n'arrivera plus ; car je vais faire scelles -

ROSINE.

Faires mieux ; murez les fenêtres tout d'un coup ; d'une prison à un cachot , la différence est si peu de chose !

BARTHOLO.

Pour celles qui donnent sur la rue? ce ne seroit peut-être pas si mal.... Ce Barbier n'est pas entré chez vous, au moins?

ROSIN.E.

Vous donne-t-il aussi de l'inquiétude?

BARTHOLO.

Tout comme un autre.

ROSINE.

Que vos repliques font honnêtes!

Ah! fiez-vous à tout le monde, & vous aurez bientôt à la maison une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la souffler, & de bons valets pour vous les y aider.

ROSINE.

Quoi , vous n'accordez pas même qu'on ait des prinsipes contre la féduction de Monsieur Figaro?

BARTHOLO.

Qui diable entend quelque chose à la bizarrerie des femmes?

ROSINE, en colerei

Mais, Monfieur, s'il fuffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaifez-vous fi fort?

BARTHOLO, stupefait.

Pourquoi?... pourquoi?... Vous ne répondez pas à ma question sur ce Barbier?

ROSINE, outrée.

Eh, bien oui, cet homme est entré chez moi : je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable : & puissiez-vous en mourir de dépit! Elle fort.

SCENE V.

BARTHOLO, feul.

OH! les juifs! les chiens de valets! La Jeunesse? l'Eveillé? l'Eveillé maudit!

SCENE VI.

BARTHOLO, L'ÉVEILLÉ.

L'EVEILLE arrive en baillant , tout endormi.

AH, ah, ah, ah...

BARTHOLO.

Où étois-tu, peste d'étourdi, quand ce Barbier est

M LEBARBIER DE SEVILLE,

L'EVEILLE.

Monsieur, j'étois ah , aah , ah

BARTHOLO.

A machiner quelque espiéglerie, sans doute? Et tu ne l'as pas vu?

L'EVEILLE.

Sûrement je l'ai vu, puisqu'il m'a trouvé tout malade à ce qu'il dit; & faut bien que ça foit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous mes membres, rien qu'en l'en entendant parl... Ah, sh, sab...

BARTHOLO, le contrefuit.

Rien qu'en l'en entendant !.... Où donc est ce vaurien de la Jeunesse? Droguer ce petit garçon sans mon or-donnance. Il y a quelque friponnerie là-dessous.

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS. La Jeunesse arrrive en vicillard avec une canne en béquille, il éternue plusieurs fois.

L' E.VEILLE, toujours báillant.

I A Jouneffe.

BARTHOLO.

Tu éternueras Dimanche.

Moi... Je m'entends !...

LA JEUNESSE,

Voilà plus de cinquante.... cinquante fois... dans un moment. (il éternue) Je fuis brifé.

BARTHOLO.

Comment ! jé vous demande à tous deux s'il est entré quelqu'un chez Roline , & vous ne me dites pasque co Barbier,....

L' E v E I L E É, continuant de báiller. Ex-ce que c'est quelqu'un donc, Monsieur Figaro?

Aah, ahooo

BARTHOLO.

Je parie que le rufé s'entend avec lui. L' E v B I L L É, pleurant comme un foc.

LA

LA JEUNESSE, éternuant.

Eh mais, Monsieur, y a-t-il... y a-t-il de la justice?

De la justice! C'est bon entre vous autres misérables, la justice! je suis votre maître moi, pour avoir toujours raison.

LA JEUNESSE, éternuant. Mais pardi, quand une chose est veaie.... BARTHOLO.

Quand une chose est vraie! si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y auroit qu'à permettre à tous ces saquins-là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendroit l'autorité.

LA JEUNESSE, éternuant. Faime autant recevoir mon congé. Un fervice terrible, & toujours un train d'enter.

L' E V E I L E, pleurant.

Un pauvre homme de bien est traité comme un misérable.

BARTHOLO.

Sors donc, pauvre homme de bien. (Illes contrefait.)

Et r'chi & t'cha; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

Ah, Monsieur, je vous jure que sans Mademoiselle, il n'y auroit... il n'y auroit pas moyen de rester dans la maison.

Il fort en éternuant.

SCENE VIII.

BARTHOLO, DON BAZILE, FIGARO caché dans le cabinet paroit de temps en temps, & les écoute.

BARTHOLO.

A H I Don Bazile, vous veniez donner à Rofine fa

BAZILE. "
C'est ce qui presse le moins.

BARTHOLO.

J'ai passé chez yous sans yous trouver,

LE BARBIER DE SEVILLE:

BAZILE.

l'étois sorti pour vos affaires, Apprenez une nouvelle affez facheufe.

BARTHOLO.

Pour yous?

BAZILE.

Non , pour vous. Le Comte Almaviva est en cette ville. BARTHOLO.

Parlez bas. Celui qui faisoit chercher Rosine dans tout Madrid?

BAZILE.

Il loge à la grande place, & fort tous les jours déguifé. BARTHOLO.

Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire? BAZILE.

Si c'étoit un particulier, on viendroit à bout de l'écarter.

BARTHOLO. Oui, en s'embusquant le soir, armé, cuirassé....

BAZILE.

Bone Deus! Se compromettre! Susciter une méchante affaire, à la bonne heure; & pendant la fermentation calomnier à dire d'Expert; concedo.

BARTHOLO.

Singulier moyen de se défaire d'un homme!

BAZILE.

La calomnie, Monfieur! Vous ne favez guère ce que vous déduignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens . prêts d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte abfurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande Ville en s'y prenant bien; & nous avons ici des gens d'une adresse !... D'abord un bruit léger, rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage, pianissimo murmure & file & feme en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, & piano, piano vous le gliffe en l'oreille adroirement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, & rinforzando de bouche en bouche il va le diable, puis tout-a-coup, ne fait comment, vous voyez calomnie fe dreffer, fiffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'é-lance, étend fon vol, tourbillone, enveloppe, arrache, entraine, éclate, & tonne; & devient, grace au Ciel,

un cri général, un crescendo public; un chorus universel de chaîne & de proscription. Qui diable y resisteroit?

BARTHOLO.

Mais quel radotage me faites-vous là, Bazile? Et quel rapport ce piano-crescendo peut-il avoir à ma situation?

BAZILE.

Comment, quel rapport? Ce qu'on fait par-tout pour écarter son ennemi, il faut le faire pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO.

D'approcher? Je prétends bien épouser Rosine avant qu'elle apprenne seulement que ce Comte existe.

BAZILE.

En ce cas, vous n'avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO.

Et à qui tient-il, Bazile ? je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE.

Oui. Mais vous avez lésiné sur les frais; & dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugemens inique, un passe-droit évident, sous des dissonnances qu'on doit toujours préparer & sauver par l'accord parsait de l'or.

BARTHOLO, lui donnant de l'argent.

Il faut en passer par où vous voulez; mais finissons;

BAZILE.

Cela s'appelle parler. Demain tout fera terminé ; c'est à vous d'empêcher que personne, aujourd'hui, ne puisse instruire la pupille.

BARTHOLO.

Fiez-vous à moi. Viendrez-vous ce foir?

BAZILE.

N'y comptez pas. Votre mariage seul m'occupera toute la journée; n'y comptez pas.

BARTHOLO, l'accompagne.

Serviteur.

BAZILE.

Restez, Docteur, restez donc.

BARTHOLO.

Non pas. Je yeux fermer fur yous la porte de la rue. D ij

SCENE IX.

F I G A R O feul , fortant du cabinet.

OH! la bonne précaution! Ferme, ferme la porte de la rue, & moi je vais la r'ouvrir au Comte en fortant. C'est un grand maraud que ce Bazile! heureusement il est encore plus sot. Il faut un état, une famille un nom, un rang, de la consistance ensin pour faire sensation dans le monde en calomniant. Mais un Bazile! il médiroit qu'on ne le croiroit pas.

SCENE X.

ROSINE, accourant; FIGARO.

ROSINE.

Q Uoi! vous êtes encore là , Monfieur Figaro?

Très-heureusement pour vous, Mademoiselle. Votre Tuteur & votre Maître de Musique, se croyant seuls ici, viennent de parler à cœur ouvert...

ROSINE.

Et vous les avez écoutés, Monsieur Figaro? Mais favez-vous que c'est fort mal.

FIGAR O.

D'écouter? C'est pourtant ce qu'il y a de mieux pour bien entendre. Apprenez que votre Tuteur se dispose à yous épouser demain.

ROSINE.

Ah! grands Dieux!

FIGARO.

Ne craignez rien; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le temps de fonger à celui-là. R o s i N E.

Le voici qui revient ; fortez donc par le petit escalier. Vous me faites mourir de frayeur.

Figuro s'enfuis.

SCENE XI.

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE.

V Ous étiez ici avec quelqu'un, Monsieur?

Don Bazile que j'ai reconduit, & pour cause. Vous eussiez mieux aimé que c'eut été Monsieur Figaro.

ROSINE.

Cela m'est fort égal , je vous assure.

BARTHOLO.

Je voudrois bien favoir ce que ce Barbier avoir de fi
presse à vous dire.

ROSINE.

Faut-il parler férieusement? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'est pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte! Je vais parier qu'il étoit chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE.

Et de qui, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Oh, de qui! De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que sais-je, moi? Peus-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE, à part.

Il n'en a pas manqué une seule. (Haut.) Vous inériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO, regarde les mains de Rosine. . Cela est. Vous avez écrit.

ROSINE, avec embarras.

Il feroit affez plaifant que vous euffiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, lui prenant la main droite. Moi. Point du tout; mais votre doigt encore taché d'encre! Hein? rufée Signora!

ւս ոյ

LE BARBIER DE SÉVILLE,

ROSINE, & part.

Maudit homme!

BARTHOLO, lui tenant toujours la main. Une femme secroit bien en sureté, parce qu'elle est seule.

Ah! fans doute... La belle prouve /.... Finissez donc, Monsieur, vous me tordez les bras. Je me suis brûlée en chiffonnant autour de cette bougie; & l'on m'a toujours dit qu'il falloit aussitôt tremper dans l'encre, c'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'est ce que vous avez fait? Voyons donc si un second
témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cahier de papier, où je suis certain qu'il y avoit six seuilles,

Car je le compte tous les matins, aujourd'hui encore.

R O S I N E, à part.

(Oh!imbécille!) La fixième....

BARTHOLO, comptant.
Trois, quatre cinq; je vois bien qu'elle n'y est pas, le

R o S I N B, baiffant les yeux. La fixième? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro? Et la plume qui étoit toute neuve, comment est-elle devenue noire? Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro?

(A part.) Cet homme a un instinct de jalousie !......
(Haut.) Elle m'a servi à retracer une sleur essacée sur la veste que je vous brode au tambour.

Que cela est édifiant! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudroit ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité; mais c'est ce que vous ne savez pas encose.

R o S I N E.

Et qui ne rougiroit pas, Monsieur, de voir tirer des
conséquences aussi malignes des choses les plus innocemment faites?

Certes, j'ai tort; se brûler le doigt, le tremper dans

l'encre, faire des cornets aux bonbons de la petite Figaro, & dessiner ma veste au tambour! quoi de plus
innocent! Mais que de mensonges entassés pour cacher
un seul fait!.... Je suis seule, on ne me vott point; je
pourrai mentir à mon aise; mais le bout du doigt reste
noir! la plume est tachée; le papier manque; on ne
sauroit penser à tout. Bien certainement, Signora, quand
j'irai par la ville, un bon double tour me répondra
de vous.

SCENE XII.

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

(Le Comte, en uniforme de Cavalier, ayant l'air d'être entre deux vins, & chantant : Réveillons-la, &c.)

BARTHOLO.

M Ais que nous veut cet homme? Un foldat! Rentrez chez vous, Signora.

LE COMTE chante: Réveillons-la, & s'avance vers Rosine.

Qui de vous deux, Mesdames, se nomme le Docteur Balordo? (à Rosine bas.) Je suis Lindor. BARTHOLO.

Bartholo!

Rosine, à part.

Il parle de Lindor.

LE COMTE,

Rentrez donc, Rofine, cet homme paroît avoir du vin.

R o 5 I N E.

C'est pour cela, Monsseur, vous êtes seul. Une semme en impose quelquefois.

BARTHOLO.
Rentrez, rentrez, je ne fuis pas timide.

DIA

LE COMTE.

H! je vous ai reconnu d'abord à votre fignalement BARTHOLO, au Comte, qui ferre la lettre. Qu'est-ce que c'est donc que vous cachez là dans votre poche?

LE COMTE. Je le cache dans ma poche, pour que vous ne fachiez pas ce que c'est.

BARTHOLO. Mon fignalement ! Ces gens-là croient toujours parler à des soldats!

LE COMTE. Penfez-vous que ce foit une chose si difficile à faire que votre fignalement?

Le chef branlant , la têre chauve , Les yeux vérons, le regard fauve, L'air farouche d'un alonquin.....

BARTHOLO.

Ou'est-ce que cela veut dire ! êtes-vous ici pour m'infulter ! Délogez à l'instant. '

LECOMTE.
Déloger! Ah, fi! que c'est mal parler! Savez-vous lire , Docteur Barbe à l'eau ?

BARTHOLO.

Autre question saugrenue.

LE COMTE.

Oh! que cela ne vous fasse point de peine; car, moi qui fuis pour le moins aussi Docteur que vous.....

BARTHOLO.

Comment cela?

LE COMTE.

Est-ce que je ne suis pas le Médecin des cheyaux du

régiment? Voila pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrère.

Ofer comparer un Maréchal!..... LE COMTE.

AIR: vive le vin.

Sans On, Docteur, je ne prétends pas, Chanter. Sur Hyppocrate & fa brigade.

En Strain fuccès plus général; chantant. Car s'il n'emporte point le mal; Il emporte au moins le malade.

C'est-il poli ce que je vous dis-là?

BARTHOLO.
Il vous fied bien, manipuleur ignorant! de ravaler
sinfi le premier, le plus grand & le plus utile des arts.

Utile tout-à-fait pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le foleil s'honore d'éclairer les fuccès! L E C O M T E.

Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues.

On voit bien, mal-appris, que vous n'êtes habitué

de parler qu'à des chevaux. LE Com TE.

Parler à des chevaux? Ah, Docteur! Pour un Docteur d'esprit..... N'est-il pas de notoriété que le Maréchal guérit toujours ses malades sans leur parler; au lieu que le Médecin parle beaucoup aux siens.....

BARTHOLO.
Sans les guérir, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

C'est vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne?

LE COMTE.

Je crois que vous me lachez des épigrammes, l'Amour!

LE BARBIER DE SEVILLE

BARTHOLO.

Enfin, que voulez-vous, que demandez-vous? LE COMTE, feignant une grande colère. Eh bien donc, il s'enflamme! Ce que je veux; est-ce que vous ne le voyez-pas?

SCENE XIV.

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, accourant.

IVI Onsieur le soldat, ne vous emportez point, de grace. (à Bartholo.) Parlez-lui doucement, Monsieur: un homme dui déraisonne.

LE COMTE.

Vous avez raison; il déraisonne, lui, mais nous fommes raifonnables, nous! Moi poli, & vous jolie... enfin fuffit. La vérité, c'est que je ne yeux avoir affaire qu'à vous dans la maison.

ROSINE.

Que puis-je pour votre fervice, Monfieur le foldat?

LE COMPE.

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obscurité dans mes phrases.....

ROSINE

J'en faifirai l'esprit.

LECOMTE, lui montrant la lettre. Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit fewlement Mais je dis, en tout bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce foir.

BARTHOLO.

Rien que cela?

LE COMTE.

Pas davantage. Lifez le billet doux que notre Maréchal-des-Logis vous étrit.

BARTHOLO.

Voyons. (Le Comte cache la lettre & lui donne un autre papier.) (Bartholo lit.) a Le Docteur Bartholo recevra, nourrira, hébergera, couchera....

LE COMTE, appuiant.

Couchers.

BARTHOLO.

» Pour une nuit seulement, le nommé Lindor, dit D l'Ecolier , Cavalier au régiment....

ROSINE.

C'est lui, c'est lui-même.

BARTHOLO, vivement à Rosine.

Qu'est-ce qu'il y a?

LE COMTE.

Eh bien, ai-je tort a présent, Docteur Barbaro?

BARTHOIO.

On diroit que cet homme se fait un malin plaisir de m'estropier de toures les manières possibles; allez au Miable, Barbaro! Barbe à l'eau! & dites à votre impertinent-Maréchal-des-Logis, que, depuis mon voyageà Madrid, je fuis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, à part.

O Ciel ! facheux contretemps !

BARTHOLO.

Ah! ah! notre ami, cela vous contranie & vous déguile un peu? Mais n'en décampez pas moins à l'instant.

LE C SM TE, a part.

l'ai penfé me trahir. (haut.) Décamper ! fi vous êtes exempt des gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politesse peut-être? Décamper ! Montrez-moi votre brevet d'exemption; quoique je ne fache pas lire, je verrsi bientôt....

BARTHOLO.

Qu'à cela ne tienne. Il est dans ce burcau.

LE COMTE, pendant qu'il y va, dit fans quitter Sa place:

Ah! ma belle Rofine!

ROSINE.

Quoi, Lindor, c'est vous?

LE COMTE.

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE.

Prenez garde, il a les yeux fur nous. L E C o M T B.

Tirez votre mouchoir, je la laisserai tomber.

Il s'approche.

38 LE BARBIER DE SÉVILLE.

BARTHOLO.

Doucement, doucement, Seigneur Soldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de si près.

LE COMTE

Elle est votre femme?

BARTHOLO.

Eh quoi donc?

LE COMTE.

Je vous ai pris pour son bisaïeul paternel, maternel, sempiternel; il y a au moins trois générations entre elle & vous.

BARTHOLO, lie un parchemin.

« Sur les bons & fideles témoignages qui nous ont » été rendus.....

LECOMTE, donne un coup de main fous les parchemins, qui les envoie au plancher. Est-ce que j'ai besoin de tout ce verbiage.

BARTHOLO.

Savez-vous bien, foldat, que si j'appelle mes gens; je vous sais traiter sur le champ comme vous le méritez.

LE COMTE.

Bataille! Ah volontiers, Bataille! c'est mon métier à moi, (montrant son pissolet de ceinture) & voici de quoi leur jetter de la poudré aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, Madame?

ROSINE.

Ni ne veux en voir.

LE COMTE.

Rien n'est pourtant aussi gai que Bataille; figurezvous (Poussant le Dodeur) d'abord que l'ennemi est d'un côté du ravin, & les amis de l'autre. (à Rosine en lui montrant la lettre.) Sortez le mouchoir. (Il crache à terre.) Voilà le ravin, cela s'entend. Rosine tire son mouchoir; le Comte laisse tomber sa lettre entre elle & lui.

BARTHOLO, fe baiffant.

Ah , ah !.....

LE COMTE, la reprend & dit:

Tenez... moi qui allois vous apprendre ici les secrets de mon métier... Une semme bien discrete en vérité! Ne voilà-t'il pas un biller doux qu'elle laisse tomber de sa poche. BARTHOLO.

Donnez, donnez.

LE COMTE.

Dukciter, Papa! chacun fon affaire. Si une ordonnance de rhubarbe étoit tombée de la vôtre?....

ROSINE, avance la main..

Ah! je fais ce que c'est, Monsieur le foldat. (Elle prend la lettre, qu'elle cache dans la petite poche de son tablier.)

BARTHOLO.

Sortez-vous enfin ?

L B C O M T E.

Eh bien, je fors : adieu Docteur; fans rancune. Un petit compliment, mon cœur : priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes; la vie ne m'a jamais eté si chere.

BARTHOLO.

Allez toujours, si j'avois ce crédit-là sur la mort....

Sur la mort? Ah! Docteur! vous faites tant de choses pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuser.

Il fort.

SCENE XV.

BARTHOLO, ROSINE

BARTHOLO, le regarde aller.

L est enfin parti. (d part.) Dissimulons. R o s I N E.

Convenez pourtant, Monsieur, qu'il est bien gai, ce jeune soldat! A travers son ivresse, on voit qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'une certaine éducation.

Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer! mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis?

ROSINE.

Quel papier?

40 LE BARBIER DE SEVILLE,

BARTHOLO.

Celui qu'il a feint de ramasser pour te le faire accepter.

ROSINE.

Bon ! c'est la lettre de mon cousin l'Officier, qui étoit tombée de ma poche.

BARTHOLO.

J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la fienne.

ROSINE.

Je l'ai très-bien reconnue.

BARTHOLO

Qu'est-ce qu'il coûte d'y regarder ?

ROSINE.

Je ne fais pas feulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO, montrant la pochette.

Tu l'as mile là.

ROSINE.

'Ah, ah ! par diffraction.

BARTHOLO.

Ah fürement. Tu vas voir que ce fera quelque folie.

ROSINE, à part.

Si je ne le mets pas en colère, il n'y aura pas moyen de refuser.

BARTHOL O.

Donne done, mon cour.

ROSINE.

Mais quelle idée avez-vous en infiffant, Monfieur? eft-ce encore quelque méfiance?

BARTHOLO.

Mais vous l quelle raison avez - vous de ne pas le montrer?

ROSINE.

Je vous répète, Monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée; & puisqu'il en est question, je vous dirai tout net, que cette liberté me déplair ex-cessivement.

BARTHOLO.

Je ne vous entends pas !

ROSINE.

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent? Pourquoi vous donnez vous les airs de toucher à ceux qui

41

me sont adressés? Si c'est jalousse, elle m'insulte; s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

BARTHOLO.

Comment révoltée ! Vous ne m'avez jamais parlé ainst.

ROSINB.

Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce n'étoit pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

BARTHOLO.

De quelle offense parlez-vous?

ROSINE

C'est qu'il est innoui qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO.

De sa femme?

ROSINE.

Je ne la fuis pas encore. Mais pourquoi lui donneroiton la préférence d'une indignité qu'on ne fait à personne?

BARTHOLO.

Vous voulez me faire prendre le change & détourner mon attention du billet, qui, fans doute, est une miffive de quelque amant ! mais je le verrai, je vous assure.

Rosine.

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, & je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO.

Oui ne vous recevra point.

ROSINE.

C'est ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO

Nous ne sommes pas ici en France, où l'on donne toujours raison aux femmes: mais pour vous en ôter la fantaisse, je vais fermer la porte.

ROSINE, pendant qu'il y va.

Ah Ciel I que faire?.... Mettons vîte à la place la lettre de mon cousin, & donnons-lui beau jeu à la prendre.

(Elle fait l'échange, & met la lettre du cousin dans la pochette, de façon qu'elle sort un peu.)

BARTHOLO, revenant.

Ah! j'espère maintenant la voir.

BARBIER DE SEVILLE,

ROSINE.

De quel droit, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Du droit le plus univerfellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE.

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi-

BARTHOLO, frappant du pied.

Madame! Madame!....

ROSINE, tombe fur un fauteuil & feint de fe trouver mal.

Ah I quelle indignité !.....

BARTHOLO.

Donnez cette lettre où craignez ma volère;

ROSINE, renverfee.

Malheureuse Rosine!

BARTHOLO.

Ou'avez-vous donc?

ROSINE.

Ouel avenir affreux!

BARTHOLO

Rofine?

ROSINE.

J'étouffe de fureur.

BARTHOLO

Elle fe trouve mal.

Je m'affoiblis, je meurs.

BARTHOLO, à part. Dieux! la lettre! Lifons la fans qu'elle en foit inftruite. (Il lui tâte le pouls , & prend la lettre , qu'il tâche de lire fe tournant un gen.)

Rosine, toujours renverfée.

Infortunée ! ah !.....

BARTHOLO, lui quitte le bras & dit à part. Quelle rage a-t'on d'apprendre ce qu'on craint toujours de favoir!

ROSINE.

Ah! pauvre Rofine!

BARTHOLO.

ulage des odeurs...produit ces affections[palmodiques

(Il lit par - derrière le fauteuil en lui tâtant le pouls. Rofine se relève un peu, le regarde finement, fait un geste de tête & se remet sans parler.)

BARTHOLO, a part.

O Ciel! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude! Comment l'appaiser maintenant? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue!

Il fait femblant de la foutenir & remet la lettre dans la pochette.

ROSINE foupire.

Ah!

BARTHOLO.

Eh bien! ce n'est rien, mon enfant; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout; car ton pouls n'a seulement pus varié. Il va prendre un flacon sur la console.

Rosine, a part.

Il a remis la lettre! fort bien.

BARTH OLO.

Ma chère Rofine, un peu de cette eau spiritueuse. Rosine.

Je ne veux rien de vous , laissez-moi.

BARTHOLO.

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité fur ce billet.

ROSINE.

Il s'agit bien du billet! C'est votre saçon de demander les choses qui est révoltante.

BAKTHOLO, a genour.

Pardon; j'ai bientôt fenti tous mes torts; & tu me vois à tes pieds prêt à les réparer.

ROSINE.

Oui pardon! lorsque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon confin.

BARTHOLO.

Qu'elle soit d'un autre ou de lui, je ne veux aucun éclaircissement.

R O SI N E, lui présantant la lettre.

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Lifez-la.

BARTHOLO.

Cet honnête procédé dissiperoit mes soupçons, si j'étois assez malheureux pour en conserver.

E

44 LE BARBIER DE SEVILLE,

ROSINE.

Lifez-la done, Monfieur.

BARTHOLO, fe retire.

A Dieu ne plaise que je te fasse une pareille injure!

Vous me contrariez de la refuser.

BARTHOLO.

Recois en réparation cette marque de ma parfaire confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a , je ne fais pourquoi , faignée du pied; n'y viens-tu pas aussi ?

ROSINE.

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO.

- Puisque la paix est faire, Mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvois m'aimer, ah! comme tu serois heureuse!

R o S I N'E , baiffant les yeux.

· Si vous pouviez me plaire, ah comme je vous aimerois!

BARTHOLO.

Je te plairai, je te plairai, quand je te dis que je te plairai. Il fort.

SCENE XVI.

ROSINE, le regarde aller.

A H Lindor! Il dit qu'il me plaira!... Lisons cette lettre, qui a manqué de me causer tant de chagrin. (Elle lit & s'écrie:) Ha !... j'ai lu trop tard; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon Tuteur; j'en avois une si bonne & je l'ai laissée échapper. En recevant la lettre, j'ai sensi que je rougissois jusqu'aux yeux. Ah! mon Tuteur a raison. Je suis bien loin d'avoir cet usage du monde, qui, me dit-il souvent, assure le maintien des semmes en toute occasion! Mais un homme injuste parviendroit à faire une rusée de l'innocence même.

Fin du fecond Ade.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

BARTHOLO, feul & défolé.

O Uelle humeur! quelle humeur! Elle paroissoit appaisée... là, qu'on me dise qui diable lui a sourcé dans la têre de ne plus vouloir prendre leçon de Don Bazile? Elle sait qu'il se mêle de mon mariage... (on heurte à la porte.) Faites tout au monde pour plaire aux semmes; si vous omettez un seul petit point.... je dis un seul.. (on heurte une seconde sois.) Voyons qui c'est.

SCENE II.

BARTHOLO, LECOMTE, en Bachelier.

LE COMTE.

Q Ue la paix & la joie habitent toujours céans!

B A R T H O L O, brufquement.

Jamais fouhait ne vint plus à propos. Que voulez-

Monfieur, je fuis Alonzo, Bachelier, licencié....

BARTHOLO.

Je n'ai pas beloin de Précepteur.

LE. COMTE.

..... Eleve de Don Bazile, Organiste du Grand Couvent, qui a l'honneur de montrer la Musique à Madame votre.....

BARTHOLO.

Bazile ! Organiste ! qui a l'honneut ! Je fais ; au fait.

LE COMTE.

(à part.) Quel homme! (haut.) un mal subit qui le force à garder le lit,....

E ij

BARBIER DE SEVILLE.

BARTHOLO. -

Garder le lit! Bazile VII a bien fait d'envoyer; je vais le voir à l'instant.

LE COMTE.

· (a part.) Oh diable ! (haut.) Quand je dis le lit. Monfieur, c'est la chambre que j'entends.

BARTHOLO.

Ne fût-il qu'incommodément : marchez devant, je vous fuis.

LECOMTE, embarrassé.

Monsieur , j'étois chargé..... Personne ne peut-il nous entendre ?

BARTHOLO.

(a part.) C'est quelque fripon. (haut.) Eh non . Monsieur le mystérieux ! parlez sans vous troubler, si vous pouvez.

LE COMTE.

(à part.) Maudit vieillard / (haut.) Don Bazile m'avoit chargé de vous apprendre....

BARTHOLO.

Parlez haut , je suis sourd d'une oreille.

LE COMTE, elevant la voix.

Ah! volontiers. Que le Comte Almaviva, qui restoit à la grande place ...

BARTHOLO, effraye.

Parlez bas; parlez bas.

LE COMTE, plus haut.

..... En est délogé ce matin. Comme c'est par moi qu'il a fu que le Comte Almaviva...

BARTHOLO

Bas; parlez bas, je vous prie.

LECOMTE, du même ton.
.... Etoit en cette Ville, & que j'ai découvert que la Signora Rofine lui a écrit...

BARTHOLO.

Lui a écrit? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure! affeyons-nous, & jasons d'amitie. Vous avez découvert, dites-vous, que Rofine....

LE COMTE, fièrement.

Affurément, Bazile, inquiet pour vous de cette correspondance, m'avoit prié de vous montrer sa lettre, mais la manière dont yous prenez les chofes

BARTHOLO.

Eh mon Dieu ! je les prends bien. Mais ne vous est-il donc pas possible de parler plus bas?

LE COMTE.

Vous êtes fourd d'une oreille, avez-vous dit ! .

BARTHOLO.

Pardon, pardon, Seigneur Alonzo, si vous m'avez trouvé mésant & dur; mais je suis tellement entouré d'intrigants, de pièges.... & puis votre tournure, votre âge, votre air.... Pardon, pardon. Eh bien ! vous avez la lettre.

LE COMTE.

A la bonne-heure fur ce ron, Monsieur. Mais je crains qu'on ne soit aux écoutes.

BARTHOLO.

Eh / qui voulez-vous ? tous mes Valets fur les dents ! Rofine enfermée de fureur / Le diable est entré chez moi, Je vais encore m'assurer.....

Il va ouvrir doucement la porte de Rosine.

LE COMTE, à part.

Je me suis enferré de dépit.... Garder la lettre à préfent ! il faudra m'enfuir : autant vaudroit n'être pas venu.... La lui montrer.... Si je puis en prévenir Rofine, la montrer est un coup de maître.

BARTHOLO revient fur la pointe du pied.

Elle est assis auprès de sa fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de son cousin l'Officier, que j'avois décachetée.... Voyons donc la sienne.

LECOMTE, lui remet la lettre de Rofine. La voici. (à part.) C'est ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO, lit.

a Depuis que vous m'avez appris votre nom & votre votre votre votre. » Ah, la perfide l c'est bien là sa main.

LE COMTE, effrayé.

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO.

Quelle obligation, mon cher /

LE COMTE.

Quand tout, sera fini, si vous croyez m'en devoir, vous serez le maître..... D'après un travail que fait actuellement Don Bazile ayec un homme de loi....

E m

18 LE BARBIER DE SEVILLE.

BARTHOLO.

Avec un homme de loi, pour mon mariage?

LE COMTE.

Sans doute. Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors si elle résiste....

BARTHOLO.

Elle réfiftera.

LE COMTE, veut reprendre la lettre, Bartholo la ferre.

Voils l'instant où je puis vous servir : nous lui montrerons sa lettre ; & s'il le faut, (plus myssérieusement.) j'irri jusqu'à lui dire que je la tiens d'une semme à qui le Comte l'a sacrissée; vous sentez que le trouble, la honte, le dépit peuvent la porter sur le champ....

BARTHOLO, riant.

De la calomnie / mon cher ami, je vois bien maîntenant que vous venez de la part de Bazile!.... Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne feroit-il pas ben qu'elle vous connût d'avance?

LE COMTE, réprime un grand mouvement de joie.

C'étoit effez l'avis de don Bazile. Mais comment faire? il est tard.... au peu de temps qui reste....

BARTHOLO.

Je dirai que vous venez en fa place. Ne lui donnerezvous pas bien une leçon?

LE COMTE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire. Mais prenez garde que toutes ces histoires de maîtres supposés, sont de vieilles finesses, des moyens de Comédie: si elle va se douter?.....

BARTHOLO.

Présenté par moi? Quelle apparence ! Vous avez plus l'air d'un Amant déguisé, que d'un ami officieux.

LE COMTE.

Oni ! Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie ?

BARTHOLO.

Je le donne au plus fin à deviner. Elle est ce foir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne feroit que yous voir.... fon Clavecin est dans ce Cabiner. Amusez-vous, en l'attendant : je vais faire l'impossible pour l'amener. LE COMTE.

Gardez-vous bien de parler de la lettre.

BARTHOLO.

Avant l'instant décisit? Elle perdroit tout son effer. Il ne faut pas me dire deux fois les choses : il ne faut pas me les dire deux fois. (Il s'en va.)

SCENE III.

LECOMTE, feul.

ME voilà sauvé. Ouf! Que ce diable d'homme est rude à manier! Figaro le connoît bien. Je me voyois mentir; cela me donnoit un air plat & gauche; & il a des yeux!.... Ma foi, sans l'inspiration subite de la lettre, il faut l'avouer, j'étois éconduit comme un sot. O ciel! on dispute là-dedans. Si elle alloit s'obstiner à ne pas venir! Ecoutons.... Elle refuse de sortir de chez elle, & j'ai perdu le fruit de la ruse. (Il retourne écouter.) La voici; ne nous montrons pas d'abord. (Il entre dans le cabinet.)

SCENE IV.

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

Rosine, avec une colère simulée.

TOut ce que vous direzest inutile, Monsieur, j'ai pris mon parti; je ne veux plus entendre parler de musique. BARTHOLO.

Ecoute donc, mon Enfant; c'est le Seigneur Alonzo, l'éleve & l'ami de Don Bazile, choisi par lui pour être un de nos témoins. — La musique te calmera, je t'assure.

ROSINE.

Oh! pour cela, vous pouvez vous en détacher; si je chante ce soir! Où donc est-il ce Maître que vous eraignez de renvoyer? je vais, en deux mots, lui E iv

LE BARBIER DE SEVILLE

donner son compte, & celui de Bazile. (Elle appergqi fon Amant , fait un cri.) Ah !....

BARTHOLO.

Ou'avez-vous?

ROSINE, les deux mains fur fon cœur, avec un grand trouble.

Ah? mon Dieu , Monfieur Ah ? mon Dieu , Monfieur

BARTHOLO.

Elle se trouve encore mal, Seigneur Alonzo! ROSINE.

Non, je ne me trouve pas mal.... mais c'est qu'en me tournant.... Ah l...

LE COMTE.

Le pied vous a tourné, Madame?

ROSINE.

Ah! oui, le pied ma tourné. Je me suis fait un mal horrible.

LE COMTE.

Je m'en fuis bien appercu.

ROSINE, regardant le Comte. Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO.

Un siège, un siège. Et pas un fauteuil ici?

Il va le cheycher

LE COMTE.

Ah Rofine!

ROSINE

Quelle imprudence!

LE COMTE.

J'ai mille chofes effentielles à vous dire

ROSINE.

II ne nous quittera pas.

L B C O M T E.

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO, apporte un fautéuil.

Tiens, Mignonne, affieds-toi. - Il n'y a pas d'apparence, Bachelier, qu'elle prenne leçon ce foir; ce fera pour un autre jour. Adieu.

Rosin E, au Comte.

Non, attendez; ma douleur est un peu appaisée.

(à Bartholo.) Je sens que j'ai eu tort avec vous, Monfieur; je veux vous imiter, en réparant fur le champ....

BARTHOLO.

Ah / le bon petit naturel de femme ! Mais après une pareille emotion, mon Enfant, je ne louffrirai pas que tu fasses le moindre effort. Adieu, adieu, Bachelier.

ROSINE, au Comte. Un moment, de grace! (à Bartholo,) Je croirai, Monfieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m'empêchez de vous prouver mes regrets, en prenant ma lecon.

LECOMTE, a part à Bartholo. Ne la contrarions pas, fi vous m'en croyez.

BARTHOLO.

Voilà qui est fini ; mon Amoureuse. Je suis si loin de chercher à te déplaire, que je veux rester là tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE.

Non, Monfieur: je fais que la mu fique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO.

Je t'affure que ce foir elle m'enchantera ROSINE, au Comte à part.

Je fuis au fupplice.

LECOMTE, prenant un papier de musique sur le pupitre.

Est-ce là ce que vous voulez chanter, Madame?

.R O S I N E. Oui, c'est un morceau très-agréable de la précaution inutile.

BARTHOLO.

Toujours la précaution inutile?

LE COMTE.

C'est ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'est une image du Printemps, d'un genre affez vif. Si Madame veut l'effayer...

ROSINE, regardant le Comte. Avec grand plaisir : un tableau du Printemps me ravit ; c'est la jeunesse de la nature. Au sortir de l'hiver, il semble que le cœur acquière un plus haut degré de

52 LE BARBIER DE SEVILLE,

fensibilité : comme un esclave enfermé depuis longtemps, goûte, avec plus de plaisir, le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, bas au Comte. Toujours des idées romanesques en tête.

LECOMTE, bas.

Et fentez-vous l'application?

BARTHOLO.

Parbleu ? (Il va s'affeoir dans le fauteuil qu'a occupé Rofine.)

ROSINE, chance.

Uand dans la plaine, L'amour ramène, Le printemps. Si chéri des amants Tout reprend l'être; Son feu pénètre, Dans les fleurs ; Et dans les jeunes cœurs On voit les troupeaux, Sortir des hameaux, Dans tous les côteaux , Les cris des agneaux, Retentifent ; Ils bondiffent ; Tout fermente. Tout augmente;

^[*] Cette Ariette dans le gost Espagnol, sur chantée le premier jour à Paris, malgré les huées, les rumeurs & le train ustés au Parterre en ces jours de crise & de combat. La timidité de l'Adrice l'a depuis empêchée d'oser la redire, & les jeunes Rigorifies du Théâtre l'ont fort louée de cette réticence. Mais si la dignité de la Comédie Françoise y a gagné quelque chose, il saut convenir que le Barbier de Séville y a beaucoup perdu. C'est pourquoi, sur les Théâtres où quelque peu de Musique ne tirera pas autent à conséquence, nous invitons tous Directeurs à la restituer, tous Acteurs à la chanter, tous Spesiateurs à l'écourer, & tous Critiques à nous la pardonner; en saveur du genre de la Pièce, & du plaiser que leur fera le morcesu.

COMEDIE.

Les brebis paissent,
Les sleurs qui naissent;
Les chiens sideles
Veillent sur elles,
Mais Lindor enslammé,
Ne songe guère
Qu'au bonheur,
D'être aimé,
De sa Bergère.

MEME AIR

Loin de sa mère, Cette Bergère Va chantant. Où fon Amant l'attende Par cette rule , L'amour l'abuse; Mais chanter Sauve-t'il du danger? Les doux chalumeaux . Les chants des oifeaux, Ses charmes naiffants, Ses quinze ou feize ans, Tout l'excite , Tout l'agite, La pauvrette S'inquiette De fa retraite; Lindor la guette Elle s'avance; Lindor s'élance ; Il vient de l'embraffer : Elle, bien-aife, Feint de se courroucer Pour qu'on l'appaile.

PETITE REPRISE.

Les foupirs, Les foins, les promefics, Les vives tendreffes,

LE BARBIER DE SEVILLE;

Le fin badinage
Sont mis en ufage;
Et bientôt la bergère
Ne fent plus de colère.
Si quelque jaloux.
Trouble un bien fi doux;
Nos Amants d'accord
Ont un foin extrême....
De voiler leur transport;
Mais quand on s'aime;
La gêne ajoute encore
Au plaisir même.

En l'écoutant, Bartholo s'est assoupi. Le Comte, pendans la petite reprisé, se hasarde a prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine, l'assoiblit & sinit même par lui couper la voix au milieu de la cadence au mot extrême. L'Orchestre suit le mouvement de la Chanteuse, assoiblit son jeu & se tait avec elle. L'absence du bruit qui avoit endormi Bartholo, le réveille. Le Comte se releve, Rosine & l'Orchestre reprennent subitement la suite de l'air. Si la petite Reprise se répéte, le même jeu recommence, &c.

LE COMTE.

En vérité c'est un morceau charmant, & Madame l'exécute avec une intelligence....

ROSINE.

Vous me flattez, Seigneur, la gloire est tout entière au Maître.

BARTHOLO, báillant.

Moi, je crois que j'ai un peu dormi, pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vais, je viens, je toupille, & fitôt que je m'assieds, mes pauvres jambes....

Il se leve & pousse le fauteuil.

R O S I N E, bas au Comte.

Figaro ne vient point.

LE COMTE.

Filons le temps.

BARTHOLO

Pendant la ritournelle, il cherche en se grattant la tête, & chante en faifant claquer ses pouces & dansant des genoux comme les visillurds.

Veux-tu, ma Rofinette

Du Roi des Maris?... (au Comte en riant.)

Il y a Fanchonnerte dans la chanson; mais j'y ai substitué Rusinette pour la lui rendre plus agréable & la faire cadrer aux circonstances. Ah, ah, ah, ah, fort bien! pas vrai?

Ah, ah, ah, Oui, tout au mieux

SCENE V.

FIGARO, dans le fond, ROSINE, BARTHOLO,

BARTHOLO, chante.

V Eux-tu, ma Roffnette,
Faire emplette
Du Rof des Maris?
Je ne fuis point Tircis;
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encor mon prix;
Et quand il fait fombre,
Les plus beaux chats font gris.

Il répête la reprise en dansant. FIGARO derrière lui ; imite ses mouvemens.

Je ne fuis point Tircis, &c.

LE BARBIER DE SEVILLE,

(Appercevant Figure.) Ah ! Entrez, Monfieur le Barbier; ayancez, yous êres charmant!

FIGARO, falue.

Monsieur, il est veai que ma suere me l'a dit autrefois; mais je suis un peu déformé depuis ce temps là. (à part au Comte.) Bravo, Monseigneur.

Pendant toute cette Scène, le Comte fait ce qu'il peut pour parler à Rofine; mais l'ail inquiet & vigilant du Tuteur l'en empéche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous les Adeurs, étrangèr au débat du Docteur. & de Figaro.

BARTHOLO.

Venez - vous purger encore, feigner, droguer; mettre fur le grabat coute ma maison?

Monsieur, il n'est pas tons les jours sête; mais, lans compter les soins quotidiens, Monsieur a pu voir que, lorsqu'ils en ont besoin, mon zèle n'attend pas qu'on lui commande.....

BARTHOLO.

Votre zèle n'attend pas! Que dicez-vous, Monfieur le Zélé, à ce malheureux qui bâille & dort tout éveillé? & l'autre qui, depuis trois heures, éternue à se faire sauter le crâne & jaillir la cervelle, que leur direz yous?

Ce que je leur dicai?

BARTHOLO.

Oui.

FIGARO.

Je leur dirai,... En parbleu, je dirai à celui qui éternue, Dieu vous bénisse; & va te concher à celui qui baille. Ce n'est pas cela, Monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO

Vraiment non; mais c'est la saignée & les médicamens qui le grossiroient, si je voulois y entendre: Estce par zèle aussi que vous avez empaqueté les yeux de ma mule; & votre cataplasme lui rendra-t-il la vue?

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO.

- Que je le trouve sur le mémoire !.... On n'est pas de cette extravagance là.

FIGARO.

Ma foi, Monsieur, les hommes n'ayant guere à choisir qu'entre la sottise & la folie, où je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaisir; & vive la joie. Qui sait si le monde durera encore trois semaines.

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, Monsieur le raisonneur de me payer mes cent écus & les intérêts, sans lanterner; je vous en avertis.

FIGARO.

Doutez-vous de ma probité, Monfieur? Vos cent écus? j'aimerois mieux vous les devoir toute ma vie, que de les nier un feul instant.

BARTHOLO.

Et dites-moi un peu comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez porté ?-

FIGARO.

Quels bonbons? que voulez-vous dire?

BARTHOLO.

Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin.

FIGARO.

Diable emporte fi....

ROSINE, Pinterrompant.

Avez-vous eu soin au moins de les lui donner de ma part, Monsieur Figaro ? Je vous l'avois recommandé.

FIGARO.

Ah, ah, Les bonbons de ce matin? Que je suis bête moi? j'avois perdu tout cela de vue.... Oh! Excellens, Madame, admirables.

BARTHOLO.

Excellens, admirables! Oui fans doute, Monfieur le Barbier, revenez fur vos pas. Vous faites là un jolimétier, Monfieur.

FIGARO.

Qu'est-ce qu'il a donc, Monsieur?

BARTHOLO.

Et qui vous fera une belle réputation, Monsieur l

FIGARO,

Je la soutiendrai , Monsieur.'

BARTHOLO.

Dites que vous la fupporterez, Monfieur.

FIGARO.

Comme il vous plaira, Monfieur.

BARTHOLO.
Vous le prenez bien haut, Monfieur, fachez que quand je dispute avec un fat, je ne lui cède jamais.

FIGARO, lui tournant le dos.

Nous différens en cela, Monfieur, moi je lui céde toujours.

BARTHOLO.

Hein? qu'est-ce qu'il dit donc, Bachelier?

FIGARO.

C'est que vous croyez avoir affaire à quelque Barbier de village, & qui ne fait manier que le rafoir? Apprenez, Monsieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid, & que fans les envieux....

BARTHOLO.

5:Eh! que n'y restiez-vous, sans venir ici changer de profession?

FIGARO.

On fait comme on peut, mettez-vous à ma place.

BARTHOLO.

Me mettre à votre place! Ah! parbleu, je dirois de belles fottifes!

FIGARO.

Monfieur, vous ne commencez pas trop mal: je m'en rapporte à votre confrère, qui est là révassant.....

LE COMTE, revenant à lui.

e.....je ne fuis pas le confrère de Monfieur.

FIGARO.

Non? Vous voyant ici à confulter, j'ai penfé que yous pourfuiviez le même objet.

BARTHOLO, en colere.

Enfin, quel sujet vous amène? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce foir à Madame? Parlez: faut-il que je me retire ?

FIGARO.

FIGARO.

Comme vous rudoyez le pauvre monde ! Eh ! parbleu, Monsieur, je viens vous raser, voilà tout : N'est-ce pas aujourd'hui votre jour ?

BARTHOLO.

Vous reviendrez tantôt.

FIGARO.

Ah! oui, revenir! toute la garnison prend médecine demain matin; j'en ai obtenu l'entreprise par mes protections. Jugez donc comme j'ai du temps à perdre! Monsieur passe-t-il chez lui?

BARTHOLO.

Non; Monsieur ne passe point chez lui. Et mais....?

R O S I N E, avec dedain.

Vous êtes honnête! & pourquoi pas dans mon ap-

BARTHOLO.

Tu te fâches? pardon, mon Enfant, tu vas achever de prendre ta leçon; c'est pour ne pas perdre un instant le plaiser de t'entendre.

FIGARO, bas au Comte.

On ne le tirera pas d'ici ! (haut.) Allons, l'Eveillé; la Jeunesse; le bassin, de l'eau, tout ce qu'il faut à Monsieur.

BARTHOLO.

Sans doute, appellez-les! Farigués, haraflés, moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher? FIGARO.

Eh bien! j'irai tout chercher: n'est-ce pas, dans votre chambre? (bas au Comte.) Je vais l'attirer dehors. BARTHOLO, détache son trousseau de clefs, & dit par réslexion:

Non, non, j'y vais moi-même. (bas au Comteen s'en allant.) A yez les yeux fur eux, je vous prie.



SCENE VI.

FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

FIGARO.

A H! que nous l'avons manqué belle! il allois me donner le trousseau. La cief de la jalousie n'y est-elle pas?

ROSINE.

SCENE VII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, revenant,

(à part,) B On! je ne fais ce que je fais de laisser ici ce maudit Barbier. (à Figaro.) Tenez. (il lui donne le trouf-feau.) Dans mon cabinet, sous mon bureau; mais ne touchez à rien.

FIGARO.

La peste, il feroir bon, mésiant comme vous êtes? (à part en s'en allant.) Voyez comme le ciel protège l'innocence.

SCENE VIII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE

BARTHOLO, bas au Comte.

C'Est le drôle qui a porté la lettre au Comte. L E C O M T E, bas.

Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO.

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE.

Je crois qu'à cet égard le plus fort est fait,

BARTHOLO.

Tout considéré, j'ai pensé qu'il étoit plus prudent de l'envoyer dans ma chambre, que de le laisser avecelle.

LE COMTE. Ils n'auroient pas dit un mot que je n'euffe été en tiers.

ROSINE.

Il est bien poli, Messieurs, de parler bas sans cesse, & ma lecon?

Ici on entend un bruit, comme de la vaisselle renversée.

Qu'est-ce que j'entends donc? Le cruel Barbier aura tout laissé tomber par l'escalier, & les plus belles de mon nécessaire !... (Il court dehers.)

SCENE IX.

LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE.

PRofitons du moment que l'Intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi, ce foir, je vous en conjure, Madame, un moment d'entrerien, indispensable pour vous soustraire à l'esclavage où vous allez tomber.

ROSINE.

Ah , Lindor !

LE COMTE.

Je puis monter à votre jaloufie; & quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce marin, je me fuis vu forcé...

SCENE X.

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOIO.

JE ne m'étois pas trompé; tout est brisé, fracassé.

F 1 G A R O.

Voyez le grand malheur pour tant de train! On ne

62 LE BARBIER DE SÉVILLE,

voit goutte sur l'escalier. (Il mentre la clef au Comte.) Moi, en montant, j'ai accroché une clef.....

BARTHOLO.

On prend garde à ce qu'on fair. Accrocher une clef! l'habile homme!

FIGARO.

Ma foi , Monfieur , cherchez-en un plus fubril.

SCENÉ XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS , DON BAZILE. R O S I N B , effrayée. (à part.)

On Bazile!....

LE COMTE, à part.

Juste ciel!

FIGARO, à part.

C'est le diable.

BARTHOLO va au-devant de lui.

Ah, Bazile, mon ami, foyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc pas eu de fuites? En vérité; le Seigneur Alonzo m'avoit fort effrayé sur votre état; demandez-lui, je partois pour vous aller voir, & s'il ne m'avoit point retenu.....

BAZILE, étonné.

Le Seigneur Alonzo?...

FIGARO, frappe du pied.

Eh quoi! toujours des accrots? Deux heures pour une méchante barbe.... Chienne de pratique.

B A Z 1 L E, regardant sout le monde. Me ferez-vous bien le plaisir de me dire, Messieurs?...

FIGARO.

Vous lui parlerez quand je ferai parti.

BAZILE.

Mais encore faudroit-il....

LE COMTE.

Il faudroit vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à Monfieur quelque chose qu'il ignore? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place. B'AZILE, plus étonné. La leçon de musique?.... Alonzo?... ROSINE, à part à Bazile. Eh! taisez-vous.

BAZILE.

Elle auffi.

LECOMTE, bas à Bartholo.

Dites lui donc fort bas que nous en sommes convenus.

BARTHOLO, à Bazile à part.

N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas votre Elève; vous gâteriez tout.

BAZILE.

Ah! ah!

BARTHOLO, haut. En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre Elève.

Que mon Elève ?... (bas.) Je venois pour vous dire que le Comte est déménagé.

BARTHOLO, bas. Je le fais, taifez-vous.

BAZILE, bas.

Qui vous l'a dit?

BARTHOLO, bas.

Lui, apparemment!

LE COMTE, bas.

Moi, fans doute: écoutez seulement.

ROSINE, bas à Bazile.

Est-il si difficile de vous taire?

FIGARO, bas à Bazile.

Hum! Grand escogrif! if est sourd!

Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici? Tout le monde est dans le secret!

BARTHOLO, haut. Eh bien, Bazile, votre homme de loi?...

FIGARO.

Vous avez toute la soirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO, à Bazile. Un mot; dites-moi seulement si vous êtes content de Fiii

64 LE BARBIER DE SEVILLE,

l'homme de loi?

BAZILE, effaré.

De l'homme de loi?

LECOMTE, fouriant.

Vous ne l'avez par vu l'homme de loi?

Et! non, je ne l'ai pas vu l'homme de loi.

Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle?
Renvoyez-le.

BARTHOLO, bas au Comte.

Vous avez raifon. (à Bazile.) Mais quel mal vous a
pris si subitement?

BAZILE, en colère.

Je ne vous entends pas.

LE COMTE lui met à part une bourse dans la main, Oui: Monsieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l'état d'indisposition où vous êtes?

FIGARO.

Il est pale comme un mort.

BAZILE.

Ah! je comprends

LE COMTE.

Allez vous coucher, mon cher Bazile: vous n'étes pas bien, & vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous coucher.

FIGARO.

Il a la physionomie toute renversée. Allez veus coucher.

BARTHOLO.

D'honneur, il sent la fièvre d'une lieue. Allez vous coucher.

ROSINE.

Pourquoi donc êtes-vous forti? On dit que cela fe gagne. Allez vous concher.

B A Z I L E, au dernier étonnement.

Que j'aille me coucher ?

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE. Eh! fans doute.

BAZILE, les regardant tous. En effet, Messieurs, je crois que je ne ferai pas mal de me retirer ; je sens que je ne suis pas ici dans mon assiette ordinaire.

BARTHOLO.

A demain, toujours: si vous êtes mieux.

LE COMTE.

Bazile, je serai chez vous de très-bonne heure.

FIGARO.

Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lir.

Rosine.

Bon foir, Monfieur Bazile.

BAZILE, à part.

Diable emporte si j'y comprends rien; & sans cette bourse.

Tous.

Bon foir , Bazile , bon foir.

BAZILE, en s'en allant.

Eh bien! bon foir donc, bon foir.

Ils l'accompagnent tous en riant.

SCENE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, excepté BAZILE.

BARTHOLO, d'un ton important.

CEt homme-là n'est pas bien du tout.

ROSINE.

Il a les yeux égarés.

LE COMTE.

Le grand air l'aura faisi.

FIGARO.

Avez-vous vu comme il parloit tout seul ? Ce que c'est que de nous! (à Bartholo.) Ah ça, vous, décidez-vous cette fois ? (Il lui pousse un fauteuil très-loin du Comte & lui présente le linge.)

LE COMTE.

Avant de finir, Madame, je dois vous dire un mot effentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner. (Il s'approche & lui parle bas à l'oreille.)

F 1A

66 LE BARBIER DE SEVILLE;

BARTHOLO, d Figaro.

Fh mais! il femble que vous le fassiez exprès de vous approcher, & de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir...

LECOMTE, bas à Rofine. Nous avons la clef de la jalousie, & nous serons

ici à minuit.

F 1 G A R O, passe le linge au cou de Burtholo.

Onoi voir ? Si c'étoir que le con de danse : on vous

Quoi voir? Si c'étoit une leçon de danse, ou vous afferoit d'y regarder, mais du chant!...ahi, ahi.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est ?.

FIGARO.

Je ne sais ce qui m'est entré dans l'œil.

Il rapproche sa tête.

BARTHOLO.

Ne frottez donc pas.

FIGAR O.

C'est le gauche. Voudriez-vous me faire le plaisir d'y foussiler un peu fort?

Bartholo prend la tête de Figaro, regarde par-dessus, le pousse violèmment & va derrière les Amants écouter leur conversation.

Et quant à votre lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici.

FIGARO, de loin pour avertir.

Hem! ... Hem / ...

LE COMTE.

Désolé de voir encore mon déguisement inutile...

BARTHOLO, passant entre deux.

Votre déguisement inutile!

ROSINE, effrayée.

Ah!.....

BARTHOLO.

Fort bien, Madame, ne vous gênez pas. Comment! fous mes yeux même, en ma prélence, on ofe m'outrager de la forte?

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, Seigneur?

BARTHOLO.

Perfide Alonzo!

LE COMTE.

Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que Mademoiselle a pour devenir votre femme.

ROSINE.

Sa femme! moi! Paffer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunefie un esclavage abominable!

BARTHOLO.

Ah! qu'est-ce que j'entends!

ROSINE

Oui, je le dis tout haut; je donnerai mon cœur & ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison, où ma personne & mon bien sont retenus contre toutes les soix.

Rosine fort.

SCENE XIII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

A colère me suffoque.

LE COMTE.

En effet, Seigneur, il est difficile qu'une jeune femme...

FIGARO.

Oui, une jeune femme, & un grand âge; voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO.

Comment! lorsque je les prends fur le fait! Maudit Barbier / il me prend des envies....

FIGARO.

Je me retire, il est fou.

LE COMTE.

Et moi ausli d'honneur, il est fou.

FIGARO.

Il eft fou , il eft fou Ils fortent.

SCENE XIV.

BARTHOLO, feul, les pourfuit.

JE suis sou! Insâmes suborneurs! Emissaires du diable! dont vous saites ici l'ossice, & qui puisse vous emporter tous.... Je suis sou!... Je les ai vus comme je vois ce pupitre.... & me soutenir estrontément.... Ah! il n'y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci. Oui, envoyons-le chercher. Holà, que squ'un... Ah! j'oublie que je n'ai personne... Un voisin, le premier venu, n'importe. Il y a de quoi perdre l'esprit! il y a de quoi perdre l'esprit!

Fin du troisième Ade.

Pendant l'Entr' Ade , le Théâtre s'obscurcit : on entend un bruit d'orage , & l'Orchestre joue celui qui est gravé dans le Recueil de la Musique du Barbier.

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

Le Théatre est obscur.

BARTHOLO, DON BAZILE, une lanter-

BARTHOLO.

Comment, Bazile, vous ne le connoissez pas! ce que vous dites est-il possible?

Vous m'interrogeriez cent fois que je vous ferois toujours la même réponfe. S'il vous a remis la lettre de Rofine c'est fans doute un des émissaires du Comte. Mais, à la mignificence du présent qu'il m'a fait, il se

pourroit que ce fûr le Comte lui-même.

BARTHOLO.

A propos de ce présent : Eh! pourquoi l'avez-vous

BAZILE.

Vous aviez l'air d'accord; je n'y entendois rien; & dans les cas difficiles à juger, une bourse d'or me paroît toujours un argument sans replique. Et puis comme dit le proverbe, ce qui est bon à prendre....

BARTHOLO.

J'entends, est bon....

BAZILE.

A garder.

BARTHOLO, furpris.

Ah, ah

BAZILE.

Oui, j'ai arrangé comme cela plusieurs petits proverbes avec des variations. Mais allons au fait : à quoi vous arrêtez-vous?

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la posséder?

BAZILE.

Ma foi non, Docteur. En toute espèce de biens, posféder est peu de chose; c'est jouir qui rend heureux: mon avis est, qu'épouser une semme dont on n'est point aimé, c'est s'exposer...

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidens?

BAZILE.

Hé, hé; Monsieur.... on en voit beaucoup cette année. Je ne ferois point violence à son cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie! Epousez, Docteur, épousez.

BARTHOLO.

Aussi ferai-je & cette nuit même.

BAZILE.

Adieu dona - Souvenez-vous, en parlant à la Pupille,

70. LE BARBIER DE SEVILLE;

de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO.

Vous avez raifon.

BAZILE.

I a calomnie, Docteur, la calomnie. Il faut toujours en venir là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Rosine que cer Alonzo m'a remise, & il m'a montré, sans le vouloir, l'usage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu: nous ferons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plurôt?

BAZILE.

Imposible; le Notaire est retenu.

BARTHOLO.

Pour un mariage?

BAZILE.

Oui, chez le Barbier Figaro; c'est sa nièce qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa nièce? il n'en a pas.

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au Notaire.

BARTHOLO.

Ce drôle est du complot ; que diable !

BAZILE.

Est-ce que vous penseriez?....

BARTHOLO.

Ma foi, ces gens-là font si alertes ! Tenez, mon ami; je ne suis pas tranquille. Retournez chez le Notalre. Qu'il vienne ici sur le champ avec vous.

BAZILE.

Il pleut, il fait un temps du diable; mais rien ne m'arrête pour vous fervir. Que faites-vous donc?

BARTHOLO.

Je vous reconduis; n'ont-ils pas fait estropier tout mon monde par ce Figaro ? je suis seul ici.

BAZILE.

l'ai ma lanterne.

BARTHOLO

Tenez, Bazile, voilà mon passe-par-tout, je vous attends, je veille; & vienne qui voudra, hors le Notaire & vous, personne n'entrera de la noit.

BAZILE.

Avec ces précautions, vous êtes sûr de votre fait.

SCENE II.

R O S I N E, feule, fortant de fa chambre.

L me sembloit avoir entendu parler. Il est minuit sonné; Lindor ne vient point! Ce mauvais temps même étoit propre à le savoriser. Sûr de ne rencontrer personne.... Ah, Lindor! si vous m'aviez trompée!.... Quel bruit entends-je?.... Dieux: c'est mon Tuteur. Rentrons.

SCENE III.

ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO rentre avec de la lumière.

AH, Rofine! puisque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement....

ROSINE.

Je vais me retirer.

BARTHOLO.

Par le temps affreux qu'il fait, vous ne reposerez pas, & j'ai des choses très-pressées à vous dire.

ROSINE

Que me voulez-vous, Monfieur? n'est-ce donc pas affez d'être tourmentée le jour?

BARTHOLO.

Rofine, écoutez-moi.

ROSINE.

Demain je vous entendrai.

72 LE BARBIER DE SÉVILLE,

Un moment de grace.

Rosine, a part.

5'il alloit venir !

BARTHOLO lui montre fa lettre. Connoissez-vous cette lettre?

ROSINE la reconneît.

Ah! grands Dieux!....

BARTHOLO.

Mon intention, Rofine, n'est point de vous saire des reproches : à votre âge on peut s'égarer; mais je suis votre ami; écoutez-moi.

ROSINE.

Je n'en puis plus.

BARTHOLO.

Cette lettre que vous avez écrite au Comte Almaviva

Au Comte Almaviva!

BARTHOLO.

Voyez quel homme affreux est ce Comte : aussi-tôt qu'il l'a reçue, il en a fait trophée; je la tiens d'une femme à qui il l'a sacrifiée.

ROSINE.

Le Comte Almaviva!...

BARTHOLO.

Vous avez peine à vous persuader cette horreur. L'inexpérience, Rosine, rend votre sexe consiant & crédule; mais apprenez dans quel piège on vous attiroit. Cette femme m'a fait donner avis de tout, apparemment pour écarter une rivale aussi dangereuse que vous. J'en frémis l Le plus abominable complot entre Almaviva, Figaro & cet Alonzo, cet Elève supposé de Bazile, qui porte un autre nom & n'est que le vil agent du Comte, alloit vous entraîner dans un abyme, dont rien n'est pu vous tirer.

R o S I N E, accablée. Qelle horreur !... quoi, Lindor ?... quoi, ce jeune homme ?....

BARTHOLO, à part.

Ah! c'est Lindor.

ROSINE.

C'eft pour le Comte Almaviva ... C'eft pour un autre ...

BARTHOLO.

Voilà ce qu'on m'a dit en me remettant votre lettre. R o s i n E, outrée.

Ah! quelle indignité!... Il en fera puni. - Monsieur, vous avez desiré de m'épouser.

BARTHOLO.

Tu connois la vivacité de mes sentimens.

ROSINE.

S'il peut vous en rester encore, je suis à vous.

BARTHOLO. .

Eh bien ! le Notaire viendra cette nuit même.

ROSINE.

Ce n'est pas tout : 6 Ciel! suis-je assez humiliée!...
Apprenez que dans peu le perside ose entrer par cette
jalousse, dont ils ont eu l'art de vous dérober la cles.

BARTHOLO, regardant au trousseau.

Ah, les scélérats! mon enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE, avec effroi.

Ah , Monsieur ! & s'ils sont armés ?

BARTHOLO.

Tu as raison; je perdrois ma vengence. Monte chez Marceline: enferme-toi chez elle à double tour. Je vais shercher main-forte & l'attendre auprès de la maison. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaisir d'en être à la fois vengés & délivrés; & compte que mon amour te dédommagera....

R O S I N E, au défespoir. Oubliez seulement mon erreur. (à part.) Ah! je m'en

punis affez!

BARTHOLO, s'en allant.
Allons nous embufquer. A la fin je la tiens.

Il fort.

SCENE IV.

ROSINE, feule.

Son amour me dédommagera... Malheureuse!....
(Elle tire son moushoir, & s'abandonne aux larmes.) Que

74 LE BARBIER DE SÉVILLE,

faire?... Il va venir. Je veux rester, & seindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute sa noirceur. La bassesse de son procédé sera mon préservatif.... Ah lijen ai grand besoin. Figure noble, air doux, une voix si tendre!.... & ce n'est que le vil agent d'un corrupteur! Ah, malheureuse! malheureuse!.... Ciel! on ouvre la jalousie. (Elle se sauve.)

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO, enveloppé d'un manteau, paroît à la fenêtre.

FIGARO parle en dehors.

Quelqu'un s'enfuit; entrerai-je?

L E C O M T E, en dehors.
Un homme?

FIGARO.

Non.

LE COMTE.

C'est Rofine, que ta figure atroce aura mise en fuite. F i G A R O, saute dans la chambre.

Ma foi, je le crois.... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre & les éclairs.

LECOMTE, enveloppé d'un long manteau. Donnez-moi la main. (Il faute à fon tour.) A nous la victoire.

FIGARO, jette fon manteau.

Nous fommes tout percés. Charmant temps pour aller en bonne fortune! Monseigneur, comment trouvez-vous cette nuit?

LE COMTE.

Superbe pour un amant.

FIGARO.

Oui, mais pour un confident ?.... Et si quelqu'un alloit nous surprendre ici?

N'est-tu pas avec moi? J'ai bien une autre inquiétude; tude; c'est de la déterminer à quitter sur le champ

FIGARO.

Vous avez pour vous trois passions toutes puissantes fur le beau sexe; l'amour, la haine & la crainte.

L E C O M T E, regarde dans l'obscurité.

Comment lui annoncer brusquement que le Notaire
l'attend chez toi pour nous unir? Elle trouvera mon
projet bien hards. Elle va me nommer audacieux.

FIGARO.
Si elle vous nomme audacieux, vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au furplus, si fon amour est tel que vous le désirez, vous lui direz qui vous êtes, elle ne doutera plus de vos sentimens.

SCENE VI.

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

LE COMTE.

Figaro allume toutes les bougles qui sont sur la table.

A voici. - Ma belle Rofine !...

ROSINE, d'un ton très-composé:

Je commençois, Monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LE COMTE.

Charmante inquiétude l.... Mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné; mais quelqu'asyle que vous choisissez, je jure mon honneur....

ROSINE.

Monsieur, si le don de ma main n'avoit pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne seriez pas ici. Que la nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier!

LE COMTE.

Vous, Rofine! la compagne d'un malheureux! fans fortune, lans naiflance!....

LE BARBIER DE SEVILLE,

ROSINE.

La naiffance, la fortune! Laiffons-là les jeux du hafard, & si vous m'affurez que vos intentions sont pures...

LE COMTE, à fes pieds.

Ah! Rofine! je vous adore!....

R.o S I N E, indignée.

Arrêtez, malheureux !.... vous olez profaner !.... tum'adores !.... Va ! tu n'es plus dangereux pour moi;
j'attendois ce mot pour te détester. Mais avant de t'abandonner au remords qui t'attends, (en pleurant) apprends que je t'aimois; apprends que je faisois mon
bonheur de partager ton mauvais sort. Misérable Lindor !
j'allois tout quitter pour te suivre. Mais le lâche abus
que tu as fait de mes bontés & l'indignité de cet affreux Comte Almaviva, à qui tu me vendois, ont fait
rentrer dans mes mains ce témoignage de ma soiblesse.
Connois-tu cette lettre ?

LE COMTE, vivement,

Que votre Tuteur vous a remise?

ROSINE, fiérement.

Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE.

Dieux, que je suis heureux! il la tient de moi. Dans mon embarras, hier je ne m'en suis servi que pour arracher sa consiance; & je n'ai pu trouver l'instant de vous en informer. Ah Rosine! il est donc vrai que vous m'aimez véritablement!...

FIGARO.

Monfeigneur, yous cherchiez une femme qui vous aimât pour yous-même....

ROSINE.

Monfeigneur? Que dit-il ? ...

LECOMTE, jettant fon large manteau, parolt en

habit magnifique.

O la plus simée des femmes! il n'est plus temps de vous abuser: l'heureux homme que vous voyez à vos pieds n'est point Lindor; je suis le Comte Almaviva, qui meurt d'amour, & vous cherche en vain de puis six mois.

ROSINE, tombe dans les bras du Comte.

COMEDIE:

LE COMTE, effrayé.

Figaro!

FIGARO.

Point d'inquiétude, Monseigneur: la douce émotion de la joie n'a jamais de suite fâcheuse; la voilà, la voilà qui reprend ses sens; morbleu qu'elle est belle!

Ah! Linder!... Ah Monsseur / que je suis coupable ?

j'allois me donner cette nuit-même à mon Tuteur.

LE COMTE.

Vous , Rofine ?

ROSINE.

Ne voyez que ma punition! J'aurois passé ma vie avous détester. Ah Lindor! le plus affreux supplice n'est-il pas de hair, quand on sent qu'on est faite pour aimer?

FIGARO, regarde à la fénêtre. Monseigneur, le retour est fermé, l'échelle est en-

LE COMTE.

Enleyée?

Rosine, troublée:

Oui, c'est moi..., c'est le Docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi : il sait que vous êtes ici, & va venir avec mainforte.

Monseigneur, on ouvre la porte de la rue.

ROSINE, courant dans les bras du Comte avec frayeur.
Ah, Lindor!...

LECOMTE, avec fermeté.
Rofine, vous m'aimez! Je ne crains personne; &
wous serez ma femme. J'aurai donc le plaisir de punir à mon gré l'odieux vieillard!....

ROSINE.

Non, non, grace pour lui, cher Lindor! Mon cœur est si plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

SCENE VII.

LE NOTAIRE, DON BAZILE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

1 Onfeigneur, c'est notre Notaire.

LE COMTE.

Et l'ami Bazile avec lui!

BAZILE.

'Ah! qu'est-ce que j'apperçois?

FIGARO.

Eh! par quel haford, notre ami?....

BAZILE

Par quel accident, Messieurs?....
LENOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints?

LE COMTE.

Oui , Monsieur. Vous deviez unir la Signora Rosine & moi cette nuit, chez le Barbier Figaro; mais nous avons préféré cette maison, pour des raisons que vous faurez. Avez-vous notre contrat?

LE NOTAIRE.

l'ai donc l'honneur de parler à Son Excellence Monfeigneur le Comte Almaviva?

FIGARO.

Précilément.

BAZILE, apart.

Si c'est pour cela qu'il m'a donné le passe-par-tout...

LE NOTAIRE.

C'est que j'ai deux contrats de mariage, Monseigneur; ne confondons point : voici le votre ; & c'est ici celui du Seigneur Bartholo, avec la Signora... Rofine aussi? Les Demoiselles apparemment sont deux sœura qui portent le même nom?

LE COMTE.

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous ferir de second témoin. (Ils fignent.)

COMEDIE

BAZILE.

Mais, votre Excellence.... je ne comprends pas.... L E C o M T E.

Mon Maître Bazile, un rien vous embarrasse, & tout vous étonne.

BAZILE.

Monfeigneur..... Mais fi le Docteur....

LE COMTE, lui jettant une bourfe. Vous faites l'enfant! Signez donc vite. BAZILE, étonné.

Ah! ah !....

FIGARO.

Où donc est la difficulté de figner?

BAZILE, pefant la bourfe.

Il n'y en a plus; mais c'est que moi, quand j'ai donné ma parole une fois; il faut des motifs d'un grand poids... (Il signe.)

S C E N E V I I I & dernière.

BARTHOLO, UN ALCADE, DES ALGUASILS, DES VALETS avec des flambeaux, & les Acteurs précédens.

BARTHOLO, voit le Comte baiser la main de Rosine, & Figaro qui embrasse grotssquement D. Bazile: il erie en prenant le Notaire à la gorge.

Rofine avec ces fripons! arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE.

C'est voue Notaire.

RATITE

C'est votre Notaire. Vous moquez-vous?

BARTHOLO.

Ah! Don Bazile, & comment êtes-vous ici?

BAZILE.

Mais plutôt yous , comment n'y êtes-yous pas ?

20 LE BARBIER DE SEVILLE,

L' A L C A D B, montrant Figuro.
Un moment; je connois celui-ci. Que viens-tu faire
en cette maison, à des heures indues?

Heure indue! Monfieur voit bien qu'il est ausa près du matin que du foir. D'ailleurs je suis de la compagnie de Son Excellence Monseigneur le Comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva!

L'ALCADE.

Ce ne font donc pas des voleurs?

BARTHOLO.

Laissons cela. Par-tout ailleurs, Monsieur le Comte; je suis le serviteur de Votre Excellence; mais vous senzez que la supériorité du rang est ici sans force. Ayez, s'il vous plate, la bonté de vous retirer.

LE COMTE. Oui, le rang doit être ici sans force; mais ce qui
en a beaucoup, est la préférence que Mademoiselle
vient de m'accorder sur vous, en se donnant à moi
volontairement.

Que dit-il, Rofine?

ROSINE.

Il dit vrai. D'où nait votre étonnement? Ne devoisje pas cette nuit même être vengée d'un trompeur. Je le fuis.

BAZILE.

Quand je vous disois que c'étoit le Comte lui-

BARTHOLO.

Que m'importe à moi? Plaifant mariage! Où font les témoins?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je fuis affifté de ces deux Meffieurs;

BARTHOLO.

Comment, Basile! vous avez signé?

BAZILE.

Que voulez-vous? ce diable d'homme a toujours ses poches pleines d'argumens irrésissibles. BARTHOLO.

Je me moque de ces argumens. J'userai de mon au-

LE COMTE.

Vous l'avez perdue en en abufant.

BARTHOLO.

La Demoifelle est mineur.

FIGARO.

Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO.

Qui te parle à toi, maître fripon?

LE COMTE.

Mademoiselle est noble & belle; je suis homme de qualité, jeune & riche; elle est ma semme : à ce titre qui nous honore également, prétend-on me la disputer ?

BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE.

Elle n'est plus en votre pouvoir. Je la mess sous l'autorité des Loix; & Monsieur, que vous avez amené. vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais Magistrats sont les soutiens de tous ceux qu'on opplime.

L'ALCADE.

Certainement. Et corre inutile réfistance au plus honorable mariage, indique affez la frayeur sur la mauvaise administration des biens de sa pupille, dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE.

Ah! qu'il consente à tout; & je ne lui demande rien. F I G A R O.

Que la quittance de mes cent écus : ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, irrité.

Ils étoient tous contre moi; je me suis fourré la tête dans un guépier!

BAZILE.

Quel guépier! Ne pouvant avoir la femme; calculez; Docteur, que l'argent vous reste &.....

BARTHOLO.

Th! laiffez-moi donc en repos, Bazile! yous ne fon-

82 LE BARBIER DESEVILLE, &c.

gez qu'à l'argent. Je me soucie bien de l'argent, mol. A la bonne heure, je le garde; mais eroyez-vous que ce soit le motif qui me détermine? (Il signe.)

Ah, ah, ah, Monseigneur, ils sont de la même famille. LE NOTAIRE.

Mais, Messieurs, je n'y comprends plus rien. Est-ce qu'elles ne sont pas deux Demoiselles qui portent le même nom?

FIGARO.

Non, Monfieur, elles ne sont qu'une. BARTHOLO se défolant.

Et moi qui leur ai enlevé l'échelle, pour que le mariage fût plus sûr. Ah! je me suis perdu faute de soins. France Ar. O.

Faute de sens. Mais soyons vrais, Docteur : quand la jeunesse & l'amour sont d'accord pour tromper un vieillard, tout ce qu'il fait pour l'empêcher, peut bien s'appeller à bon droit la Précaucion inutil

Ein du quatrième & dernier Ad

ŧ